

# L'IMPLANTATION DE L'OEUVRE SALÉSIENNE AU CONGO BELGE ENTRE 1910 ET 1914

*Le projet pastoral et éducatif des protagonistes*

MARCEL VERHULST

## *Abréviations*

AE	Archives du Ministère des Affaires Etrangères, Bruxelles
AEK	Archives du Diocèse de Sakania
ASA	Archives de l'Abbaye Saint-André, Bruges
ASC	Archives salésiennes centrales, Maison généralice de la Congrégation salésienne (SDB), Rome
ASL	Archives salésiennes de la Province d'Afrique Centrale, provincialat des salésiens à Lubumbashi (Zaïre)
MV	Manuscrit de don Scaloni, <i>Mon voyage au Congo...</i> , [Liège 1917]

## **Introduction**

Le but de notre contribution est double: 1° retracer brièvement l'histoire de la fondation de l'oeuvre salésienne au Congo belge, dans la région du Katanga;<sup>1</sup> 2° mener une enquête sommaire sur le «projet éducatif»<sup>2</sup> et la «pratique éducative» spécifiques des Salésiens de don Bosco, en privilégiant la pensée des principaux protagonistes: le provincial de la Province belge, don Francesco Scaloni (1861-1926)<sup>3</sup> et le père Joseph Sak (1875-1946),<sup>4</sup> chef de la première expé-

<sup>1</sup> Nous nous limiterons aux années 1910-1914, parce que nous estimons que c'est dans ces années-là qu'ont été définies les lignes maîtresses qui ont caractérisé la première présence salésienne au Congo.

Nous emploierons les noms propres en usage au moment où se sont déroulés les faits. Mais il faut savoir que, depuis les années de l'Indépendance, le «Congo belge» est devenu le «Zaïre», le «Katanga»: le «Shaba», «Elisabethville»: «Lubumbashi». Notons que le nom Katanga est aujourd'hui de nouveau en vogue.

<sup>2</sup> Il s'agit évidemment d'un repérage «a posteriori» d'un projet qui, comme tel, n'a jamais été formulé d'une manière explicite, mais qui a néanmoins été présent à l'esprit des éducateurs salésiens de ce temps d'une manière fragmentaire et diffuse.

<sup>3</sup> Don Francesco SCALONI (aussi appelé en Belgique «Mr. l'abbé François Scaloni») fut le supérieur religieux (le provincial) des Salésiens de Belgique et du Congo au moment de la fondation au Katanga. Il a aussi été le «formateur» principal de la première génération de Salésiens de Belgique. On peut dire qu'il a brillé par sa capacité de transmettre l'esprit de don Bosco aux nouvelles générations. Il a su gouverner sa province avec compétence. Les institutions qu'il a fondées étaient adaptées à leur temps. Il était ordonné et fin diplomate dans ses démarches; un homme de prière et de réflexion. Il a aussi écrit plusieurs livres pour les confrères et les jeunes (cf E. VALENTINI - A. RODINO (a cura di), *Dizionario biografico dei salesiani*, Torino, Ufficio Stampa Salesiano 1969, pp. 256-257).

<sup>4</sup> Le père [et plus tard Mgr.] Joseph SAK est né à Eksel, dans la province du Limbourg en Belgique.

dition missionnaire envoyée au Congo. Ces deux personnages sont à considérer comme les deux fondateurs de l'oeuvre salésienne au Katanga, qui débuta effectivement à Elisabethville le 10 novembre 1911. Nous avons la chance de disposer d'amples informations sur les idées pastorales et pédagogiques de don Scaloni, qui paraissent refléter en grande partie celles du père Sak et des premiers salésiens actifs au Katanga.<sup>5</sup>

## 1. L'implantation de l'oeuvre salésienne au Congo belge

### 1.1. Les relations entre l'Etat et l'Eglise au Congo

D'après F. Bontinck, historien bien connu de l'Eglise au Congo, c'est grâce à la «convention» conclue entre le Saint-Siège et l'Etat Indépendant du Congo (= E.I.C.) du roi Léopold II de Belgique, en 1906, que fut assurée aux missions catholiques la stabilité matérielle indispensable, de même qu'une suffisante indépendance quant aux choix de leurs centres d'évangélisation. Aussi cette convention devait-elle contribuer grandement «au remarquable essor de l'enseignement au Congo» pendant toute la période coloniale.<sup>6</sup> La Convention stipulait que le Saint-Siège, «soucieux de favoriser la diffusion méthodique du catholicisme au Congo», et le gouvernement, «appréciant la part considérable des missionnaires catholiques dans son oeuvre civilisatrice de l'Afrique centrale», s'étaient entendus en vue d'assurer davantage «la réalisation de leurs intentions respectives».<sup>7</sup>

Il est entré au noviciat des Salésiens à Liège en 1895. Après son ordination sacerdotale, il fut d'abord professeur et préfet à Liège, à Hechtel et à Verviers. En 1911, il a été envoyé comme chef de la première expédition missionnaire salésienne au Congo, qui a compté alors six confrères. Il a été très dynamique. C'est ainsi qu'il a lancé les Salésiens de manière décisive dans l'oeuvre missionnaire et scolaire au Katanga, à partir de la première oeuvre fondée à Elisabethville. Successivement Préfet apostolique de la partie sud de cette région (Luapula Supérieur) et le premier Vicaire apostolique de ladite région, il mourut au Congo en 1946 (*Dizionario biografico...*, p. 251). Depuis 1959, ce vicariat est devenu un diocèse.

<sup>5</sup> En 1914, don Scaloni fit une première visite canonique à l'oeuvre salésienne à Elisabethville. Parti de Liège, le 6 janvier 1914, il rentra en Belgique presque cinq mois plus tard, le 3 juin 1914. Il eut ainsi l'occasion de visiter longuement les oeuvres salésiennes de l'Afrique du Sud et du Congo. Suite à cela, il rédigea un récit de voyage, où il notait ses rencontres, expériences et activités pendant ce long périple: *Mon voyage au Congo - Notes et impressions - Causeries aux enfants*. Il est conservé aux archives du provincialat de la province d'Afrique Centrale à Lubumbashi. Les 169 pages de ce texte autographe sont la belle copie d'un brouillon, qui, comme l'auteur l'affirme, n'était rien d'autre qu'un «carnet» où il prenait note au jour le jour de ce qu'il voyait ou entendait pendant son voyage (*ibid.*, p. 45). La belle copie est aujourd'hui la seule à être conservée, et c'est donc celle-ci que nous utiliserons. Elle paraît avoir été rédigée dans les dernières années de la première guerre mondiale. La critique interne du texte (cf les deux passages à la p. 103 et 120) nous permet d'établir le *terminus a quo* (1916) et le *terminus ad quem* (1918).

<sup>6</sup> F. BONTINCK, *La genèse de la convention entre le Saint-Siège et l'Etat Indépendant du Congo*, in AA.VV, *L'Eglise Catholique au Zaïre. Un siècle de croissance (1880-1980)*, Kinshasa-Gombe, Editions du secrétariat général de l'Episcopat 1987, p. 302.

<sup>7</sup> *Convention*, cité par F. BONTINCK: *ibid.*, pp. 302-303.

Après la reprise de l'E.I.C. par la Belgique en 1908,<sup>8</sup> le gouvernement belge par le biais de son ministre des Colonies, Jules Renkin, voulait organiser une instruction plus large que celle qu'avait connue l'E.I.C. A cet effet, il accordait des subsides à l'Eglise catholique pour créer des postes de mission avec des écoles primaires et professionnelles annexes. Dans la région du Katanga, qui nous intéresse plus particulièrement, il y eut, dès 1910, une forte préoccupation d'implanter des écoles dans les grands villages. Deux buts principaux étaient visés: attirer la bienveillance des populations de ces régions et créer «un enseignement rationnel» dans ces territoires où l'industrie commençait à produire «une évolution économique soudaine». C'est pour cette raison que l'administration coloniale insista sur le caractère professionnel de cet enseignement.<sup>9</sup>

L'Eglise catholique, pour sa part, verra dans ces écoles subsidiées par l'Etat, une aide puissante dans son effort d'évangéliser le Congo, comme aussi un objectif valable en soi qui stimulait le relèvement social des populations. L'école deviendra pour elle un des principaux moyens par lequel les missionnaires catholiques au Congo trouveront une meilleure relation qu'auparavant avec la population autochtone des villages et des agglomérations.<sup>10</sup>

### *1.2. L'envoi des Salésiens au Congo belge (1910-1911)*

Par l'intermédiaire de l'évêque de Liège, Mgr. Rutten, et du Directeur général de son Ministère, Edouard de Kervyn, le ministre des Colonies, Jules Renkin, entra dès 1910 en contact avec le Provincial des Salésiens de Belgique, don Scalon. Mgr. Rutten fit valoir différentes raisons pour accepter l'offre du gouvernement: il serait beau que les Salésiens de Belgique répondent eux aussi, comme les autres congrégations, au précepte du Christ et de l'Eglise d'évangéliser le Congo; c'était un devoir patriotique envers la Belgique, qui avait accueilli la congrégation salésienne sur son territoire, de concourir à sa tâche de «civiliser» les noirs; la diminution momentanée du personnel dans les maisons salésiennes de la Belgique serait largement compensée par de nombreuses vocations pour la congrégation salésienne, comme cela s'était vérifié dans d'autres congrégations; enfin, il fit valoir aussi les conditions économiques favorables que le Gouvernement était disposé à leur accorder.<sup>11</sup>

<sup>8</sup> L'Etat Indépendant du Congo devint ainsi une «colonie»: le «Congo belge».

<sup>9</sup> Cf Gheur au représentant du gouvernement, Lukafu 4 janvier 1910: AE/ M 618 Correspondance O.G.; Wangermée au Gouverneur Général, Elisabethville 14 janvier 1910: AE/ M 618 Correspondance O.G..

<sup>10</sup> A.M. DELATHUY, *Missie en Staat in Oud-Kongo [1880-1916]*, [vol. 2:] *Redemptoristen, trappisten, norbertijnen, priesters van bet H. Hart*, Berchem, EPO 1994, p. 422.

<sup>11</sup> Rutten à Scalon, Liège 18.1.1910: ACS 38 Elisabethville II - *per la fondazione*. En concrets, le gouvernement demandait d'y envoyer un groupe d'environ cinq confrères coadjuteurs (Frères) – de préférence belges, ou belges en majorité – pour y créer une école professionnelle. Il n'était pas encore question de salésiens prêtres.

La première réaction de don Scaloni fut négative. Il croyait ne pas pouvoir accepter l'offre, tout simplement par manque de personnel. Mais après avoir pris de plus amples renseignements, il se rallia à l'avis «unanime» du conseil provincial qui jugeait qu'on ne pouvait pas refuser une offre pareille, et que toutes les maisons seraient disposées à faire des sacrifices. Il s'était mieux rendu compte, disait-il par après, «de l'importance de la chose» et du «mauvais effet» que produirait son refus chez les hautes instances ecclésiastiques et politiques du pays.<sup>12</sup>

Le 28 juillet 1910, après avoir reçu l'accord «de principe» du Chapitre Supérieur de la congrégation salésienne, don Scaloni communiqua au ministre Renkin l'acceptation de l'offre du gouvernement. Il écrivit que la congrégation salésienne était «heureuse» de donner sa collaboration, mais seulement à partir de 1912, et qu'il attendait des «propositions fermes» au sujet de la fondation à faire au Katanga, pour en examiner avec soin les conditions. Il concluait qu'il ne doutait point qu'il pouvait s'entendre avec le ministre «pour le succès de cette oeuvre éminemment chrétienne et civilisatrice».<sup>13</sup> C'était en tout cas dans une optique proprement missionnaire qu'il voudrait que se déroule la collaboration de ses confrères avec l'autorité coloniale au Congo.<sup>14</sup>

Dans sa réponse, le ministre Renkin approuvait la «méthode» préconisée par don Scaloni et son conseil d'ériger au début «une installation provisoire» qui se changerait en établissement définitif par les soins des Salésiens eux-mêmes. De cette manière, disait-il, l'oeuvre répondrait mieux à leur desiderata. Par la même occasion, le ministre fit comprendre qu'il était pressé de les envoyer un an plus tôt que prévu, c.-à-d. dès 1911.<sup>15</sup> La raison en était que les «libres penseurs» déployaient de grands efforts pour prendre en main l'enseignement officiel au Katanga et devancer les Salésiens.<sup>16</sup> Cet imprévu mettait la Province devant de sérieux problèmes, mais don Scaloni fut très sensible à l'argumentation du ministre. Il sollicita d'urgence l'avis du Chapitre Supérieur de la Congrégation, demandant s'il pouvait consentir à la proposition.<sup>17</sup>

<sup>12</sup> Scaloni à Piscetta, Liège 29.3.1910: ACS 38 *Per la fondazione*.

<sup>13</sup> Scaloni à Renkin, 28.7.1910: AE/ M 618 *Correspondance O.G.*

<sup>14</sup> Scaloni à Kervyn, 15.4.1911: AE/ M 618 *Correspondance O.G.*: «Dans l'espoir que Dieu bénira les efforts communs du Gouvernement et de ses collaborateurs pour réaliser au Congo une prompte et sérieuse évangélisation chrétienne...».

<sup>15</sup> Renkin à Scaloni, 20.2.1911: AE/ M 618 *Correspondance O.G.*

<sup>16</sup> C'est ce qu'expliqua don Scaloni à don Albera: le ministre Renkin même avait déjà reçu l'offre de quatorze instituteurs «libres penseurs» pour aller instruire le Katanga. Dans un entretien privé, le directeur général du ministère des Colonies, Kervyn avait insisté, lui aussi, dans le même sens auprès du directeur de la maison salésienne de Grand-Bigard, le père Chevet. Plusieurs «comités de libres penseurs», avait-il dit, étaient en train de déployer de grands efforts pour prendre en main l'enseignement officiel du Katanga avant l'arrivée des Salésiens (Scaloni à Albera, Liège, le 21 février 1911: ACS 38 *Elisabethville I - Corrispondenza*).

<sup>17</sup> *Ibidem*.

Le 12 avril 1911, le Ministère des Colonies stipula donc les conditions matérielles, financières et autres que le gouvernement était prêt à assurer pour permettre la première fondation. Dans sa réponse, le délégué du ministère, Kervyn, spécifiait que c'était la localité de Bunkeya, comme chef-lieu provisoire de la région du Katanga, qui convenait le mieux «pour l'installation d'une première école». Il garantissait qu'on ferait le nécessaire pour que la population soit «préparée à l'idée d'envoyer les enfants à l'école».<sup>18</sup>

Mais le projet initial allait subir quelques modifications importantes dans le mois qui précéda le départ des Salésiens. En effet, au ministère des Colonies était parvenue une demande du vice-gouverneur général du Katanga, Emile Wangermée,<sup>19</sup> pour ouvrir aussi une école pour enfants blancs. Logiquement, celle-ci devait être fondée à Elisabethville, zone principale du peuplement européen. Une note du ministère spécifiait que cette école devait être séparée d'écoles prévues pour les enfants noirs,<sup>20</sup> car, disait-on, «il n'est pas désirable, notamment en ce qui concerne Elisabethville, que dans les établissements ou organisations d'enseignement, les deux races soient mêlées».<sup>21</sup>

On se posait aussi la question du «caractère» – confessionnel ou neutre – qu'il convenait de donner à cette école d'enfants blancs. La question était considérée assez «délicate» puisqu'il s'agissait d'enfants de parents européens de conceptions religieuses, morales et politiques très différentes. La préférence du ministère allait, en principe, vers un enseignement laïc, mais face aux difficultés d'organisation, il préférait confier cette école à l'une ou l'autre congrégation en-

<sup>18</sup> Kervyn à Scalon, 12.4.1911: AE/ M 618 *Correspondance O.G.*

<sup>19</sup> Emile WANGERMÉE (1855-1924). Belge d'origine, en passant par l'École militaire, il rendit service comme officier (capitaine-commandant) au régiment du génie. Il présida à l'inauguration, en 1896, du chemin de fer de Matadi à Tumba. De même, en 1909, il assista à Sakania, à la frontière du Katanga, à la cérémonie marquant l'arrivée de la première locomotive venant de l'Afrique du Sud. Il fut un temps représentant du Comité Spécial du Katanga, qui avait comme but l'exploitation des richesses minières. Il devint le premier gouverneur du Katanga (vice-gouverneur général du Congo) le 1er septembre 1910. Il est considéré comme le fondateur et créateur d'Elisabethville. Ses larges prévisions pour l'avenir de la ville (avec une urbanisation moderne selon les plans des villes sud-américaines) fut longuement combattue par le gouvernement central. A son initiative fut fondée aussi la Bourse du Travail au Katanga pour le recrutement de la main-d'oeuvre indigène, une institution qui jouera un rôle décisif dans l'essor industriel du Katanga. Quand il ne put pas obtenir pour le Katanga l'organisation indépendante (la décentralisation radicale) qu'il estimait utile et nécessaire, il rentra en Belgique en juillet 1914 et sollicita sa mise à la retraite. Un témoin définit le général Wangermée comme un homme «d'une rectitude complète d'idées, le coeur sur la main, mettant le droit du franc parler au-dessus de toutes les autres considérations et usant largement de ce droit quand il l'estimait utile ou nécessaire dans l'intérêt général, méprisant la flatterie et l'obséquiosité, allant tout droit au but, se souciant peut-être trop peu des critiques». Son caractère le portait à être un homme d'action (*Biographie Coloniale Belge*, Bruxelles 1948-1958, col. 951-956). Ailleurs on le définit: «un esprit éclairé, désireux de progrès» (*Comité Spécial du Katanga, 1900-1950*, Bruxelles, Ed. Cuypers 1950, p. 39).

<sup>20</sup> Les Salésiens ne verront pas d'obstacle à ce que les deux écoles soient construites l'une à côté de l'autre. La séparation complète des deux races, en créant deux établissements en deux emplacements différents, ne sera d'ailleurs réalisée qu'en 1926.

<sup>21</sup> «Note», Bruxelles 7.10.1911: AE/ M 618 *Correspondance O.G.*

seignante. Il justifiait cette option en disant que les congrégations donnaient de meilleures garanties pour la continuité dans la direction des écoles; elles avaient une méthode d'enseignement unique et leur gestion économique, plus simple, était aussi moins coûteuse pour l'Etat.<sup>22</sup>

Un autre changement dans le projet initial concernait l'école des noirs, spécialement son lieu d'implantation. Le vice-gouverneur général, Wangermée, réussit à convaincre le ministre que le choix de Bunkeya avait un inconvénient sérieux: on risquait de provoquer de sérieux problèmes quand on implantait une mission catholique dans une localité déjà occupée par les protestants.<sup>23</sup> C'est encore le ministre Renkin qui tranchera la question. Il fit savoir que les Salésiens pouvaient bien s'occuper de deux écoles à la fois à Elisabethville: l'urgence de créer une école pour blancs ne signifiait d'ailleurs pas qu'il fallait délaissier celle des noirs. Par l'école professionnelle, disait-il, ils auraient l'occasion de scolariser les enfants des nombreux travailleurs noirs de la ville.<sup>24</sup> Quant à la question confessionnelle, le principe de la liberté de religion étant acquis, il estimait que seuls les enfants dont les parents demanderaient l'instruction catholique, devraient la recevoir; les autres en seraient dispensés. Il rappelait que d'autres religieux appliquaient déjà ce système dans les pays orientaux.<sup>25</sup>

Le 7 mars 1911, fut passée la «convention», en bonne et due forme, entre le ministre Renkin et le provincial don Scaloni. Elle devait rester en vigueur pour une durée de quinze ans. Les articles reflètent le compromis auquel étaient parvenus les Salésiens et les instances gouvernementales.<sup>26</sup> On remarque en particulier que les Salésiens ont été attentifs à préserver leur autonomie pédagogique face à l'Etat et à rester fidèles à leur propre projet éducatif avec ces finalités et méthodes chrétiennes et salésiennes.<sup>27</sup>

Dans un message imprimé, adressé aux coopérateurs et coopératrices salésiens, invitant ceux-ci à assister à la cérémonie du départ des missionnaires salésiens pour le Congo, son rédacteur – probablement en accord avec don Scaloni – précisait que ceux-ci étaient envoyés en premier lieu pour «fonder au Katanga des écoles primaires, une école agricole et des écoles professionnelles». Mais, précisait-il, leur mission ne se limiterait pas à cela. Ils iraient aussi «parcourant

<sup>22</sup> *Ibidem*.

<sup>23</sup> Wangermée au Vice-gouverneur général, Kambove 10.10.1911: AE/ M 618 Correspondance O.G.).

<sup>24</sup> Renkin à Wangermée, Bruxelles, le 26 octobre 1911: ASL Anciens archives de l'enseignement - Farde 112/2 Correspondance.

<sup>25</sup> Renkin à Wangermée, Bruxelles, 26.10.1911: ASL *Anciens archives de l'enseignement*, farde 112/2.

<sup>26</sup> ACS - 6421 *Sakania Corrispondenza 1913*. La convention entra en vigueur le 13 octobre, deux jours après le départ des missionnaires. Elle devait rester en vigueur jusqu'au 13 octobre 1926. Le premier article stipulait: «La Congrégation des Salésiens, au Congo, pour autant que la disponibilité du personnel le lui permet, s'engage à desservir les établissements d'instruction que la Colonie du Congo Belge a créés à Elisabethville ou créera dans d'autres localités du Vice-gouvernement Général du Katanga».

<sup>27</sup> En effet, les articles 7-11 l'expriment très clairement (*ibidem*).

des contrées privées jusqu'à ce jour d'un ministère régulier et continu, créant ainsi un vaste champ d'apostolat», dont le centre seraient «les écoles elles-mêmes». Bref, les missionnaires salésiens partaient pour contribuer, comme les autres congrégations missionnaires en Afrique, à l'oeuvre de «régénération et de civilisation chrétienne» auprès des noirs.<sup>28</sup>

Le départ des Salésiens pour le Congo provoqua quelques réactions hostiles dans le monde politique belge. Un député radical de Liège, Mr. Fléchet, s'écria au cours d'une interpellation au parlement belge: «nous voilà livrés aux congrégations jusqu'à perpétuité». En substance, le ministre Renkin lui aurait répondu que si on voulait créer un enseignement professionnel au Congo, on n'avait pas beaucoup de choix. Très peu de gens étaient disposés à aller enseigner les métiers et l'agriculture au fond de l'Afrique. S'il avait pris les Salésiens, c'était parce qu'ils s'étaient déclarés disposés d'y aller... Il aurait ajouté que la pratique de confier des écoles à des Congrégations religieuses n'était pas une exclusivité belge: les autorités coloniales françaises faisaient de même en Egypte et en Tunisie.<sup>29</sup>

En fait, nous savons que les Salésiens se sont déclarés disposés d'aller au Congo sur la demande explicite et réitérée du ministre. Leur engagement entrait dans son projet politique à lui de devancer les franc-maçons qui avaient montré quelque intérêt pour la prise en charge de l'enseignement officiel au Katanga, région promettante au point de vue économique.

### *1.3. Deux ans d'expérimentation pastorale et pédagogique (1911-1913)*

Apparemment l'équipe des six pionniers n'avait pas été bien mise au courant des changements intervenus dans le projet du Gouvernement. Ils étaient toujours convaincus que c'était à Bunkeya qu'ils devaient s'installer. Arrivés à Elisabethville, nouveau chef-lieu de la région, une ville fondée à peine une année avant leur arrivée, les autorités coloniales les retinrent sur place. Le père Sak, chef de l'expédition, le digérait mal et s'en plaignit près du Ministère des Colonies: «...le tour était joué et forcément nous restons à Elisabethville».<sup>30</sup> Mais c'est là que, bon gré, mal gré, ils créeront, en 1912, leur première oeuvre: d'abord l'école primaire pour enfants blancs, le 12 février; un mois plus tard, le 15 mars, l'école professionnelle des jeunes noirs. L'oeuvre débuta très pauvrement. Ce fut une déception de plus, et le père Sak ne cachait pas sa déception.<sup>31</sup>

En outre, les missionnaires s'y trouvèrent confrontés à une mentalité de ségrégation raciale. Quant à la population blanche, le Katanga était alors devenu

<sup>28</sup> *Bien chers Coopérateurs et Coopératrices*, Liège, s.d. (feuille volante, 1 page).

<sup>29</sup> L'épisode est raconté dans le journal *Le XXe siècle* du 19 février 1912, et repris dans *L'ami des Anciens*, bulletin des Anciens élèves de Liège, n° 28, janvier-mars 1912.

<sup>30</sup> Sak à Kervyn, Elisabethville, le 14 novembre 1911, in AE/ M 618 *Corresp. O.G.*

<sup>31</sup> Sak à Kervyn, Elisabethville, le 9 janvier 1912, in AE/ M 618 *Correspondance O.G.*

une sorte de «far west», un monde bigarré d'immigrés originaires de différentes nations. Au début, arrivèrent des pionniers sérieux avec des fonctionnaires originaires de différents pays: Belgique, Suisse, Roumanie, Norvège. Vinrent ensuite les gens de la mine qui étaient en majorité britanniques, sud-africains, rhodésiens et australiens. Les premiers commerçants anglo-saxons arrivèrent ensuite, vite rejoints par des Italiens, des Grecs, des Portugais. Mais l'ouverture du chemin de fer, en 1910, amena bientôt des aventuriers, des tenanciers de bars et leurs acolytes. Une ville champignon était née. Elle reçut le nom d'Elisabethville. Un témoin de l'époque attribua à la présence de cette partie de la population blanche la détérioration des relations entre noirs et blancs et la baisse de la moralité parmi les noirs de la ville.<sup>32</sup>

En tout cas, tout en considérant l'urgence de scolariser les enfants blancs à Elisabethville, la préférence de l'équipe salésienne allait nettement vers les jeunes noirs. Dans ce sens, le père Sak n'était pas prêt à renoncer à son rêve d'aller à Bunkeya, une localité avec une nombreuse population composée uniquement de noirs, qu'il préférerait de loin à celle d'Elisabethville.<sup>33</sup> Un autre salésien de l'équipe, le père Schillinger, l'appuyait fortement dans la réalisation de ce projet, poussé par son désir missionnaire d'aller plus directement à la rencontre des nécessités matérielles et spirituelles d'une population en détresse. Dans l'esprit de ce missionnaire ardent, la fondation de l'école professionnelle, importante en soi, ne pouvait être qu'une première étape vers Bunkeya.<sup>34</sup>

Le père Sak se prépara donc activement à la vie missionnaire en visitant plusieurs villages pour prendre contact avec les chefs coutumiers et la population autochtone. Il en revint très bien impressionné.<sup>35</sup> Par contre, il sentait de plus en plus une aversion pour la population blanche et noire d'Elisabethville, où vivaient ensemble, selon ses dires, des blancs aventuriers et des noirs gâtés qui ne voulaient même plus faire l'effort d'apprendre un métier.<sup>36</sup> En effet, les jeunes

<sup>32</sup> Fernand LEKIME, *La mangeuse de cuivre. La saga de l'Union minière du Haut-Katanga 1906-1966*, Bruxelles, Didier Hatier 1992, pp. 51-52.

<sup>33</sup> ASL *Lettres de Sak à sa famille*, 12.12.1911: «...les noirs et les blancs ne peuvent et ne veulent pas être ensemble, pour moi je préfère de beaucoup m'occuper des noirs et mes confrères sont dans le même cas».

<sup>34</sup> *Congo Belge [...] Extrait d'une lettre du R.P. Schillinger, missionnaire salésien*, in «Bulletin salésien» 34/395 (1912), pp. 163-164. Sa lettre date très probablement de fin 1911.

<sup>35</sup> Lettre à sa famille, s.l., 24.1.1912. C'est le chef Katanga qui amènera les trois premiers menuisiers à l'école professionnelle au mois de mars 1912 (Sak à sa famille, s.l. 19.3.1912, in ASL *Lettres de Sak à sa famille*).

<sup>36</sup> Voici quelques appréciations critiques: «La jeunesse noire à Elisabethville est tellement corrompte que les Salésiens refusent dans leur école des sujets de la ville et de la banlieue [...]. Ni noirs, ni blancs de la dite capitale ne sont intéressants» (de Hemptinne à Nève, s.l., 10.3.1913; ASA *Fonds Nève - de Hemptinne*). Un des premiers missionnaires bénédictins écrit à ce propos en 1910 (dans la première année de leur évangélisation au Katanga): «...tant de blancs, au lieu de donner le bon exemple, s'adonnent à des plaisirs défendus, et ont leur négresse. Ceci rendra notre oeuvre d'évangélisation chez les noirs difficile. Corrupteurs et non civilisateurs, et ils sont quantité. Je crois que dans tout le Congo les missionnaires ont tant à souffrir de l'inconduite des blancs» (K.P. Idesbald à van Caloen, 14.11.1910; ASA *Fonds van Caloen-B-(début)*). Le père Sak: «Elisabethville, c'est la vie européenne déjà...» (s.l. 27.3.1912; ASL *Lettres de Sak sa famille*).

noirs d'Elisabethville gagnaient alors assez facilement de l'argent comme «boys» au service des blancs<sup>37</sup>. Sa tendance sera de se replier sur des régions rurales, considérées encore intègres. Il voyait un autre grand avantage: les élèves venant directement des villages, pensait-il, feraient plus de bien à la population le jour qu'ils y retourneraient à la fin de leur apprentissage du métier.<sup>38</sup>

#### 1.4. Un premier bilan de la présence salésienne au Congo (1911-1913)

L'année scolaire 1912-1913 donnera ainsi lieu à un premier développement de l'oeuvre scolaire à Elisabethville, mais aussi aux premières difficultés d'insertion dans la pastorale de la ville.

En ce qui concerne l'oeuvre scolaire, le premier souci du père Sak était à ce moment l'expansion de l'école professionnelle.<sup>39</sup> Outre les ateliers déjà existants (la menuiserie, la couture), il voulait très vite, dès juillet 1912, ouvrir des ateliers de mécanique, de cordonnerie et d'imprimerie.<sup>40</sup> Il était même prêt à se lancer dans l'agriculture, en affirmant qu'il s'agissait non seulement d'assurer les vivres à la communauté et à l'école, mais de «donner [l'exemple] dans le mouvement agricole pour lequel, disait-il, nous ne pouvons rester en arrière».<sup>41</sup>

Evidemment, il fallait chercher de nouveaux élèves qu'il voulait de plus en plus nombreux. Pour les trouver dans les villages des environs, le père Sak se rendit, en octobre 1912, chez les chefs indigènes Katete et Katanga pour leur demander des jeunes gens désireux d'apprendre un métier. Il cherchait à tout prix d'établir de bonnes relations avec ces chefs pour accroître son «influence dans la région».<sup>42</sup>

En ville, l'insertion des Salésiens dans une pastorale paroissiale, déjà initiée avant leur arrivée par les Bénédictins et prise en charge par quelques prêtres séculiers belges, n'allait pas sans problèmes. Le Préfet apostolique du Katanga, Mgr. Jean-Félix de Hemptinne,<sup>43</sup> avait laissé l'évangélisation de cette ville nais-

<sup>37</sup> Notons que le Katanga fut la première province du Congo où les ouvriers étaient payés en argent et non en nature. Les noirs découvrirent ainsi une société où l'argent jouait un rôle plus important qu'ailleurs au Congo, et cela leur permit de mener une vie plus indépendante.

<sup>38</sup> Sak à Kervyn, 7.5.1912, in AE/ M 618 *Correspondance A*.

<sup>39</sup> Ce n'est que le 20 novembre 1912 que les Salésiens purent enfin quitter leurs bâtiments provisoires pour aller s'installer à l'emplacement définitif dans des bâtiments spacieux (Joseph SAK, *Vingt-ans d'apostolat*, in «Echo des missions salésiennes» 8/1 (1937) 7.

Pour commencer, pendant cette nouvelle année scolaire 1912-13, il y avait 25 élèves noirs internes (apprentis) et une soixantaine d'externes qui venaient à l'école seulement pour apprendre à lire et à écrire (Sak à son père en Belgique, s.l., 27.11.1912, in ASL *Lettres de Sak à sa famille*).

<sup>40</sup> Sak à Kervyn, Elisabethville 1912 (probablement en juillet), in AE/ M 619 *Départs et rentrées*.

<sup>41</sup> Sak à Kervyn, E'ville, le 17 juillet 1912: AE/ M 619 *Arrivés et départs*.

<sup>42</sup> Lettre de Sak à Scaloni, 31.10.1912, in «Bulletin salésien» 35/404 (1913) 70-74.

<sup>43</sup> La Préfecture apostolique du Katanga, comme la toute première circonscription ecclésiastique (catholique) du Katanga, immense territoire, six fois grand comme la Belgique, fut créée le 6.8.1910 par un bref apostolique. Jean-Félix de Hemptinne (1876-1958), bénédictin de l'Abbaye de Maredsous, puis de celle de Saint-André (Bruges) en fut le premier préfet. Il était arrivé à Elisabethville, avec quatre confrères, une année avant les Salésiens, le 29.9.1910.

sante à deux prêtres séculiers du diocèse de Malines-Bruxelles, puisque lui-même et ses confrères préféraient évangéliser les centres indigènes de l'intérieur (Kambove, Nguba, Kansenia) à partir d'un monastère à fonder dans cette région. Les difficultés naissent du fait que des paroissiens (blancs et noirs) préféreraient fréquenter la chapelle publique de l'école salésienne où les services liturgiques étaient plus soignés et attrayants. De ce fait, ils désertaient l'église paroissiale. Sans doute, c'était l'intention du père Sak de prendre activement part à la pastorale paroissiale. Il désirait surtout que Mgr. de Hemptinne confie aux Salésiens la paroisse des noirs, réservant aux Bénédictins et au clergé séculier la paroisse des blancs. Pour atteindre son but, il sollicita l'aide du Gouvernement pour faire pression sur Mgr. de Hemptinne. Il ne réussit pas et en resta très déçu, reprochant indirectement au provincial, don Scaloni, d'avoir négligé de régler cette question avant le départ des Salésiens au Congo.<sup>44</sup>

Par l'intervention des instances romaines, il voulait au moins obtenir que les Salésiens puissent faire un travail pastoral complet dans leurs écoles, ce qui impliquait pour lui la sacramentalisation parmi les élèves et anciens élèves, noirs ou blancs indistinctement.

En résumant ce qui a caractérisé l'activité salésienne dans les deux premières années de leur présence au Katanga, nous constatons ceci:

1° Les Salésiens étaient à la recherche d'un lieu d'implantation définitive qui leur donnerait les plus grandes chances pour faire un travail fructueux d'évangélisation avec un maximum d'impact sur la population. Leur préférence allait aux centres ruraux bien peuplés. Cela nécessitait de leur part un effort d'acculturation par rapport à leur nouveau milieu, en cherchant de bien comprendre la langue, ainsi que les «us et coutumes».<sup>45</sup>

2° Ils firent leurs premières expériences dans le domaine scolaire (école primaire et professionnelle) avec les deux races. Ils étaient agréablement surpris par le désir d'apprendre des jeunes noirs.<sup>46</sup> Ils découvraient, en même temps, que l'école professionnelle était un moyen intéressant pour entrer en contact avec la population autochtone et exercer sur elle, de manière indirecte, une influence réelle. Les missionnaires bénédictins, arrivés à Elisabethville avant les Salésiens, se sont vite rendus compte de cet atout et s'efforcèrent de suivre leur exemple.<sup>47</sup>

3° En ce qui concerne l'école professionnelle, un rapport détaillé de 1913 du vice-gouverneur Wangermée au ministre des Colonies, Renkin, reflète l'impression très favorable des autorités coloniales à l'égard des Salésiens. Il fit l'éloge du «zèle inlassable» et du «large esprit» avec lequel l'abbé Sak et ses collabo-

<sup>44</sup> Sak à Scaloni, s.l., en octobre 1912 (?), in ASL F3: *Correspondances diverses*.

<sup>45</sup> Pierre Ferraris, extrait d'une lettre (probablement d'avril-mai 1912), in «Bulletin salésien» 34/399 (1912) 272.

<sup>46</sup> *Ibidem*. Sak à sa famille, s.l., le 22.5.1912, in ASL *Lettres à sa famille*.

<sup>47</sup> De Hemptinne à Nève, Katanga, le 11.6.1912: ASA *Fonds Nève-de Hemptinne*.

rateurs s'occupaient de la tâche qui leur était confiée.<sup>48</sup> Mr. Desan, un de ses proches collaborateurs, responsable de l'enseignement au Katanga, exprimait sa grande satisfaction: «On est très satisfait des Salésiens; ils sont simples, droits, très sympathiques à tous».<sup>49</sup>

4° Le père Sak, s'est montré préoccupé de créer et de maintenir une vraie communauté éducative où l'on appliquait les méthodes propres au système préventif de don Bosco. Concrètement, il s'agissait de préserver l'aspect intégral de l'éducation, l'esprit de famille, l'assistance.

Cela explique sa réaction énergique quand le gouvernement voulut, sous des prétextes d'hygiène, que les jeunes aillent loger dans la cité indigène pour venir faire leur apprentissage à l'école comme externes. Cette décision, écrivait alors avec insistance le père Sak au gouverneur Wangermée, enlèverait toute influence morale de la communauté salésienne sur les élèves. Déjà difficiles à retenir à l'école pendant quelques années, ceux-ci seraient encore davantage soumis à l'influence négative de la cité indigène. Il trouvait que la communauté salésienne avait tout fait pour rendre leur séjour plus agréable et instructif à l'école même. Enlever à la communauté salésienne toute possibilité d'organiser des activités post-scolaires, et donc l'occasion d'exercer une influence positive sur eux en dehors des ateliers, était condamner leur éducation à un échec certain. Changer le système qui était instauré était pour lui l'équivalent d'une rupture des clauses du contrat entre la congrégation salésienne et le gouvernement. Il rappelait que le gouvernement avait accepté l'application des méthodes éducatives propres à la congrégation ce qui impliquait aussi pour lui la légitimité d'une tâche pastorale en dehors de l'école, sur les jeunes et les adultes du milieu environnant.<sup>50</sup>

5° Dans son premier rapport sur la marche de cette école, vers la fin de l'année scolaire 1913, le père Sak a révélé aussi quelques aspects qui ont caractérisé à ses débuts l'organisation scolaire et parascolaire des Salésiens,<sup>51</sup> à savoir:

- la gradualité dans l'enseignement. C'était d'ailleurs ce qui avait frappé le gouverneur Wangermée: une méthode «très progressive» adoptée par tous les professeurs et chefs d'ateliers salésiens. Il estimait que c'était grâce à cela que des progrès importants avaient été réalisés en un temps très bref.

- la gratification de la compétence acquise par l'effort personnel accompli par les élèves: aucun d'entre eux n'était admis à un exercice suivant dans le domaine de son métier sans avoir accompli à la perfection l'exercice précédent<sup>52</sup>.

<sup>48</sup> Wangermée à Renkin, E'ville, le 16 mai 1913, in AE/ M 619 *Rapports*.

<sup>49</sup> Desan à Kervyn, E'ville 15.5.1912, in AE/M 618 *Salésiens Bâtiments*.

<sup>50</sup> Sak au gouverneur du Katanga, Emile Wangermée, Elisabethville, le 26 juin 1913, in ASL *Anciens dossiers de l'enseignement*, farde 112/1.

<sup>51</sup> Joseph SAK, *Rapport sur les écoles de garçons à Elisabethville*, Elisabethville, le 8 mai 1913, in ASL A 39 *Rapports sur les oeuvres salésiennes au Katanga*.

<sup>52</sup> Les catégories instaurées entre élèves étaient les suivantes: les «commençants», les «apprentis», les «demi-ouvriers», les «ouvriers». Parfois, il y avait encore une subdivision ultérieure qui devait servir d'encouragement comme celle des «demi-apprentis». Ce système semblait le meilleur aux yeux du père Sak (J.SAK, *Rapport sur les écoles...*, in ASL A 39).

- l'importance des cours spéciaux et des activités parascolaires: la musique instrumentale, le dessin, l'hygiène, la lecture et l'écriture en langue swahili et la gymnastique. Ces activités, disait le père Sak, «leur seront utiles et [...] leur rendent en même temps la vie plus agréable».<sup>53</sup>

- l'instruction religieuse et les offices religieux: ils étaient normalement prévus dans l'horaire,<sup>54</sup> ce qui indique bien l'importance que le père Sak accordait aux principes de la religion et de la morale comme bases de l'éducation. En principe, il acceptait que, dans une école sous régime officiel, l'instruction soit seulement donnée à ceux «qui le désirent». C'est d'ailleurs ce que la convention avec le gouvernement belge stipulait clairement dans son art. 10: «L'enseignement de la religion fait partie des cours. Toutefois, les élèves en seront dispensés dans le cas où celui qui exerce l'autorité paternelle ou tutélaire sur eux l'aurait demandé». La convention disait aussi que les élèves étaient «libres d'assister aux offices de la communauté».<sup>55</sup> Cependant, il paraît bien que les internes y assistaient pratiquement tous. Pour l'instruction en vue du baptême, le père Sak était catégorique: il fallait que les élèves la demandent eux-mêmes.<sup>56</sup>

6° Quant au problème fort ressenti par les Salésiens, c.-à-d. leur participation à l'oeuvre proprement missionnaire dans la première évangélisation de la population, Mgr. de Hemptinne ne refusait pas, en principe, leur collaboration au Katanga. Et de fait, il se résolut, en mars 1913, à leur confier l'administration religieuse de la botte de Sakania, région au sud d'Elisabethville, à la frontière avec la Rhodésie. Il donnait comme motif que, dans une région confiée à une seule congrégation, les fruits de l'évangélisation seraient meilleurs puisque l'action pastorale y est unifiée plutôt que dispersée:

«il me semblerait plus avantageux à bien des points de vue, écrivait-il alors, de vous réserver une sphère d'action déterminée. L'unité et la continuité de la même influence, dans une région donnée, promet de meilleurs fruits qu'une action dispersée. De plus, le recrutement de vos élèves sera plus régulier dans une population que vous tiendrez dans la main [...]. Tout en réservant à vos travaux apostoliques un territoire déterminé, je m'efforcerai de vous envoyer, du reste de la Préfecture, le plus d'élèves possible».<sup>57</sup>

La proposition fut aussitôt acceptée par le père Sak. Mais comme Mgr. de Hemptinne continuait à refuser un territoire avec une juridiction distincte et indépendante de la sienne, père Sak ne put pas se contenter longtemps de la solution donnée.<sup>58</sup> Elle ne satisfaisait même pas Mgr. de Hemptinne qui se rendit vi-

<sup>53</sup> *Ibidem*.

<sup>54</sup> En 1912, père Sak se mit à rédiger un propre catéchisme en swahili, la langue véhiculaire du Katanga (Sak à sa famille, [probablement en février 1912], in ASL *Lettres de Sak à sa famille*..

<sup>55</sup> J.SAK, *Rapport sur les écoles...*, in ASL A 39.

<sup>56</sup> Sak à Kervyn, E'Ville, le 7 octobre 1912: AE/ M 169 Enseign. professionnel.

<sup>57</sup> Mgr. de Hemptinne à Sak, s.l., 25.3.1913, in AEK f.70 *Correspondance avec Mgr. de Hemptinne*.

<sup>58</sup> La conviction de Mgr. de Hemptinne sur l'inopportunité de diviser sa préfecture était déjà acqui-

te compte qu'elle ne modifiait pas la situation difficile des Salésiens en ville, surtout que le père Sak, dans sa réponse, avait fait comprendre qu'il n'était pas prêt à abandonner l'école en ville, et qu'il désirait même voir se développer une interaction féconde entre cette école et les futurs postes de mission.<sup>59</sup> Il devint donc indispensable de déterminer, de part et d'autre, un projet d'avenir plus cohérent et durable.

Comme le père Sak se montrait pressé d'avoir un territoire d'évangélisation, soit en ville, soit en brousse, la question se posa pour Mgr. de Hemptinne sous forme d'une alternative: faire le centre de la mission bénédictine (avec monastère) ailleurs: par ex. au pays de Moëro, Kilwa, ou même à Bunkeya – où, disait-il, les protestants n'avaient encore «rien fait» – et laisser le champ libre aux Salésiens à Elisabethville, ou bien, décider résolument de faire d'Elisabethville le «centre définitif» de son Vicariat. Dans ce dernier cas, il était clair pour lui que les Bénédictins devaient aussi prendre en main les deux écoles confiées aux Salésiens, et qu'un autre et nouveau territoire éloigné de la ville leur devait être confié, car, prétendait-il: «des salésiens sont très accaparants [...] ils désorganisent le service paroissial».<sup>60</sup> Bref, il était convaincu qu'on ne pouvait pas collaborer avec eux dans la pastorale de la ville. Par conséquent, on ne pouvait plus les maintenir à Elisabethville.

La position du gouvernement, jouant un rôle de modérateur dans cette affaire, a été exprimée dans une lettre du directeur général du ministère des Colonies, Kervyn, qui cherchait une solution intermédiaire en convainquant le provincial don Scaloni de faire en sorte que les Salésiens renoncent à une juridiction propre, secondant ainsi le désir de Mgr. de Hemptinne, tout en donnant leur concours à l'évangélisation du Katanga, sans négliger de donner la priorité à la direction de l'école que le gouvernement leur avait confiée.<sup>61</sup>

### *1.5. La visite canonique de 1914: les prises de position des protagonistes*

Le climat psychologique de cette visite

Etant donné les problèmes qui se posaient à la première communauté salésienne, le provincial don Scaloni sentit la nécessité de se rendre sur place à Elisabethville pour sauvegarder l'oeuvre salésienne existante et prendre les décisions qui s'imposeraient après avoir entendu les différentes parties. La visite allait être, en même temps, l'occasion favorable pour faire quelques choix décisifs au plan pastoral et pédagogique, en vue de l'avenir.

quise dès les premiers mois de son séjour au Katanga (de Hemptinne à van Caloen, s.l., le 12.12.1910: ASA Fonds van Caloen-B-S. Adré (début) G.L.O.O. Jean de Hemptinne Katanga 3). A ses yeux, les Salésiens étaient ses «auxiliaires» pour un secteur particulier de sa pastorale (c.-à-d. les oeuvres scolaires et d'autres oeuvres semblables).

<sup>59</sup> Sak à de Hemptinne, [Elisabethville, avril 1913]: AAL F92 Dossier «Salésiens».

<sup>60</sup> de Hemptinne à Nève, s.l., le 10.3.1913: ASA Fonds Nève-de Hemptinne.

<sup>61</sup> Kervyn à Nève, [Bruxelles], le 5.1.1914, in ASA Fonds Nève.Katanga.

Fidèle au style propre du fondateur don Bosco, il démontra beaucoup de simplicité dans ses démarches, en se présentant comme un père qui visite ses fils<sup>62</sup>. Il voulut s'adapter le plus possible à son nouveau milieu, en vivant un certain temps la vie quotidienne de ses confrères missionnaires. D'ailleurs, extérieurement, il ne se distinguait pas d'eux. Il voulut prendre le temps nécessaire – un mois et demi – pour rencontrer tous ceux qu'il devait ou voulait voir. Dès lors, il n'est pas étonnant, comme l'affirmera plus tard le père Sak, qu'il a su conquérir rapidement la «sympathie de tous». <sup>63</sup> Il s'émouvait là où il voyait une population en détresse ou des jeunes abandonnés à eux-mêmes. Il se sentait aussitôt provoqué pour que les Salésiens entreprennent quelque chose pour eux.<sup>64</sup>

Un climat de bonne entente régnait alors entre les Salésiens et le milieu civil d'Elisabethville: autorités et autres personnes, toutes catégories confondues. Don Scaloni l'a remarqué tout de suite et s'en émerveille plusieurs fois<sup>65</sup>. Il en va de même pour les autorités coutumières congolaises: le type de relations que le père Sak avait su établir avec les chefs Katanga et Katete, en est une preuve. Il sut gagner de la même façon la sympathie de la population de Kiniama en passant par «les bonnes grâces» du chef Kiniama, dont le lieu portait le nom. Ce chef se chargera lui-même de faire préparer par ses hommes l'emplacement du premier poste de mission salésien.<sup>66</sup> Il saute donc aux yeux que les Salésiens de cette première époque soignaient leurs relations publiques et qu'ils étaient soucieux de conserver une bonne image dans l'opinion publique.<sup>67</sup>

En particulier, en ce qui concerne le vice-gouverneur général Wangermée, don Scaloni a fait remarquer que celui-ci, «bien que non pratiquant», soutenait la mission salésienne à Elisabethville. Il traitait les Salésiens «avec les plus grands égards». <sup>68</sup> Prenant congé de don Scaloni au moment de son retour pour

<sup>62</sup> Cf Pierre FERRARIS, *Une excursion au Katanga (Congo belge)*, Liège, Société industrielle d'arts et métiers 1918, p. 46.

<sup>63</sup> Joseph SAK, *Monographie des Missions salésiennes au Congo Belge*, Elisabethville, [s.e.] 1924, p. 6.

<sup>64</sup> Des faits qui illustrent cette attitude: MV 15.48.144-145). Le père Sak écrit à son sujet: «Le Père Provincial qui a vu toutes les misères des populations indigènes ne peut refuser la fondation de Kiniama et promet du personnel» (J. SAK, *Monographie des Missions...*, p. 7).

<sup>65</sup> Don Scaloni l'affirme à plusieurs reprises, aussi dans une lettre confidentielle au Supérieur général, où il n'avait certainement pas peur de dévoiler la réalité telle qu'elle était (Scaloni à Albera, Elisabethville, le 11.4.1914, in ASC F 438). Il fait une observation semblable dans son rapport de voyage, en se référant aux autorités religieuses, civiles et militaires de la ville: «tous ces personnages conservent les meilleures relations avec les Salésiens» (MV 135).

<sup>66</sup> Pierre FERRARIS, *Une excursion au Katanga...*, p. 46.

<sup>67</sup> Don Scaloni le souligne dans la lettre d'accompagnement de son «rendement de compte» sur sa visite canonique, adressée au supérieur général, don Albera: «Comme Vous l'avez vu dans le rendement de compte, tout est aussi arrangé et précisé, concernant notre action, sacerdotale, avec le Préfet apostolique. J'en suis heureux, parce que la façon d'agir du bon Préfet apostolique, homme très vertueux, mais d'un caractère autoritaire, un peu entêté dans ses idées, souvent bizarre, et sans tact, aurait paralysé notre action et elle l'aurait mis en mauvaise posture devant l'opinion publique» (Scaloni à Albera, Elisabethville 11.4.1914: ASC F 438).

<sup>68</sup> Cela est confirmé par le père Sak dans une lettre à sa famille: «Nous avons été invités au moins à

l'Europe, il venait d'achever la lecture de la vie de don Bosco et ne se lassait pas de faire les éloges du fondateur des Salésiens. Ce qui l'avait surtout frappé c'était le «système éducatif» des salésiens.<sup>69</sup> Pendant tout son mandat comme gouverneur (1910-1914), Wangermée semble avoir été très satisfait de la direction des deux écoles en ville, confiée aux Salésiens.<sup>70</sup> Wangermée et le provincial se sont aussi entendus au sujet de l'expansion scolaire des Salésiens en dehors de la ville et de «l'avenir de la mission salésienne» au Katanga.<sup>71</sup>

Ce climat de bonne entente entre Wangermée, Scaloni et Sak, situé dans un contexte plus large des relations de l'Etat belge avec les Salésiens résidents au Congo, contraste quelque peu avec le climat tendu qui régnait alors entre certains milieux ecclésiastiques et missionnaires, et les autorités coloniales. En effet, quelques années avant, Mgr. Roelens, vicaire apostolique dans la région du lac Tanganyka, avait exprimé des critiques sévères au sujet de la manipulation des autorités coloniales belges par la franc-maçonnerie. En fait, il paraît que l'évêque, plutôt réactionnaire, voulait surtout défendre le système théocratique qu'il avait instauré dans son vicariat avant le début de la colonisation belge. L'autorité coloniale cherchait à le démanteler pour soumettre cette région à la législation commune en vigueur dans tout le reste du Congo. Mgr. Roelens ne l'accepta pas et il alla jusqu'à attaquer le ministre des Colonies, Renkin, dans l'opinion publique belge. Très influent au Congo, l'évêque lança, à partir de 1908, une campagne de presse dans le journal belge *Le patriote*. Le ministre, pour sa part, répondit chaque fois dans d'autres journaux catholiques. Les accusations à l'endroit du ministre devinrent très dures durant le mois de mars 1913. Celui-ci, connu comme un catholique militant, avait beaucoup fait à l'avantage des missions catholiques, beaucoup trop selon les socialistes, qui l'interpellaient souvent au parlement belge. Mais pour Mgr. Roelens, il était incapable de mettre fin aux vexations et manoeuvres de certains agents et administrateurs coloniaux qui formaient une coalition secrète pour contrecarrer l'oeuvre missionnaire au Congo. Bref, selon l'évêque, ces derniers complotaient pour saboter l'expansion de l'Eglise.

Mgr. Roelens se targuait d'avoir l'appui des supérieurs des missions catholiques au Congo. Mais l'attitude de la majorité des supérieurs des missions était plus modérée. Dans une lettre commune, ils avaient d'ailleurs reconnu les mérites du ministre Renkin qui avait protégé la liberté de l'apostolat missionnaire. Ils le mettaient seulement en garde contre les manoeuvres de la coa-

une quinzaine de dîners ici en ville à commencer par le gouverneur. C'est qu'après le dîner au vu de tous les invités je suis toujours son partenaire aux cartes. D. Scaloni n'en revient pas de voir le bien fait à la mission en si peu de temps» (Sak à sa famille, s.l., 21.3.1914: ASL *Lettres à sa famille*).

<sup>69</sup> MV 136. On peut supposer que le succès pédagogique des Salésiens a suscité chez le gouverneur l'envie de mieux connaître la méthode éducative salésienne.

<sup>70</sup> Il l'aurait exprimé explicitement à la fin de son mandat, en quittant le Congo: «vous pouvez être fiers du travail accompli» (Sak dans un rapport à un successeur de Wangermée, le gouverneur Tombeur, 9 mai 1919: ASL A-39 *Rapports sur les oeuvres*).

<sup>71</sup> Wangermée à Renkin, Elisabethville, le 16.4.1914, in AEM 618 O.G.

lition de la franc-maçonnerie au Congo. La campagne de Roelens, certainement appuyée par plusieurs vicaires et préfets apostoliques d'autres congrégations présentes au Congo (spécialement le provincial des Jésuites, Thibaut), commença néanmoins à ennuyer.<sup>72</sup> Trois congrégations refusèrent d'entrer dans les vues de Mgr. Roelens: les pères de Scheut, les Bénédictins, et les Salésiens.<sup>73</sup>

Les Salésiens, et en particulier le provincial don Scaloni, prirent leurs distances par rapport à la campagne en cours. Vraisemblablement, le provincial salésien fut influencé sur ce point par le père Sak et par le constat des bonnes relations existant entre les Salésiens d'Elisabethville et l'administration, qu'il ne fallait pas troubler inutilement pour une affaire qui ne concernait pas directement les Salésiens.

En tirant les conclusions de sa visite canonique de 1914, don Scaloni écrivait au supérieur général, don Albera, que c'était bien vrai que la franc-maçonnerie menait une action contre les missionnaires, et que les vicaires et préfets apostoliques, ainsi que les supérieurs religieux, aidés par l'élite des laïcs belges, avaient eu raison de se défendre avec vigueur. Mais, à son «humble avis», cette réplique avait dépassé «les bornes d'une raisonnable défense». Il trouvait que les confrères salésiens, sur place au Congo, avaient vraiment pris l'attitude qu'il fallait en pareille situation:

«Nos Salésiens congolais, grâce à une prudence extrême, aux bonnes manières envers tout le monde et sans aucune faiblesse, ni concession dans leur action religieuse, n'ont cessé de jouir des sympathies et de l'aide de tous, même des francs-maçons. Le gouverneur, par exemple, les autorités de l'armée, certains chefs des services publics, etc. sont tous allés toujours

<sup>72</sup> On y mit probablement fin par une intervention du nonce apostolique à Bruxelles. Mais Mgr. Roelens ne désarma pas. Dans une réunion des supérieurs des missions à Kisantu, en août 1913, il fit signer un mémorandum destiné au Vatican pour montrer que la campagne contre Renkin était justifiée. Il échoua une deuxième fois. Le Vatican n'entra pas dans ces vues et fit connaître le contenu du mémorandum au ministre Renkin lui-même pour qu'il présente sa défense contre les accusations.

<sup>73</sup> Pour les Scheutistes, cela n'étonne pas: en tant que congrégation missionnaire d'origine belge, les Scheutistes étaient généralement étroitement solidaires avec la politique coloniale belge, d'où ils recevaient des appuis financiers beaucoup plus que d'autres congrégations. Quant aux Bénédictins (oeuvrant au Katanga seulement depuis quelques années comme les Salésiens), ils se distancieraient ouvertement de la polémique par la bouche de Dom Nève. Celui-ci suppliait Mgr. Roelens de laisser le ministre et une bonne partie de l'administration hors de la campagne contre les francs-maçons. Il disait que les Bénédictins, oeuvrant depuis trois ans au Katanga, n'avaient aucun fait à signaler qui mettait en question la loyauté du gouvernement et de l'administration (cf A.M. Delathuy, *Missie en Staat in Oud-Kongo* [1880-1914], [vol. 1:]. *Witte paters, scheutisten en jezuiten*, Berchem, EPO 1992, pp. 78-79; Id., *Missie en Staat...*, [vol. 2], pp. 405-406). Mgr. de Hemptinne approuva la position de l'Abbé Nève, en lui écrivant: «Les derniers journaux contiennent votre lettre concernant [...] l'affaire Roelens. A mon humble avis, vous avez eu bien raison de ne pas vous embarquer dans ce navire» (de Hemptinne à Nève, s.l., 9.4.1913: ASA *Fonds Nève-de Hemptinne*). Pourtant certains ecclésiastiques regardaient d'un oeil très méfiant le milieu évillois. Ainsi l'Abbé Moreau, prêtre de la paroisse d'E'ville, écrivit: «...cette Elisabethville que vous savez comme moi être un fief de franc-maçonnerie et un véritable nid de cancans» (Moreau au Curé, [E'ville, août 1913]: AE/M 595 *Bénédictins-curés du Katanga*).

au-delà de ce qu'ils pouvaient et devaient faire pour favoriser notre action et nous entourer ostensiblement de leur estime. Nous laissons faire et nous nous tenons sur nos gardes».<sup>74</sup>

### Les décisions prises sur les plans pastoral et pédagogique

Les décisions prises comprennent, pour ainsi dire, deux volets: la participation des Salésiens à l'évangélisation et leur expansion scolaire dans la région.

Pour ce qui concerne le travail missionnaire dans la région, c.-à-d. dans les villages de brousse, don Scaloni, malgré les insistances du père Sak, n'obtint rien de plus que ce que Mgr. de Hemptinne leur avait déjà concédé en 1913. Les Salésiens avaient reçu un «territoire» de sa préfecture, celui de la botte de Sakania, où ils pouvaient pleinement concourir à l'évangélisation, mais il n'était pas question de leur concéder une «juridiction» indépendante de la sienne.<sup>75</sup>

Quant au partage de la pastorale en ville, on a l'impression que don Scaloni n'en voyait pas tellement la nécessité. Le territoire de brousse confié aux Salésiens lui semblait déjà tellement vaste que cette charge aurait pu occuper tous les Salésiens de la Belgique et de l'Angleterre. Bref, comme son étendue géographique était immense par rapport à ce à quoi on était habitué dans les pays européens, il put présumer qu'il n'y avait plus aucun motif pour se disputer entre Bénédictins et Salésiens. Par conséquent, il était optimiste quant à l'avenir des relations entre les deux congrégations car, à ses yeux, la «sphère d'action des Salésiens»<sup>76</sup> était une fois pour toutes bien circonscrite.<sup>77</sup> Du même coup, il pouvait croire que le problème le plus urgent, celui de la collaboration entre Salésiens et Bénédictins, était résolu.

Dans une correspondance de Wangermée au ministre Renkin, au sujet de la nouvelle fondation des Salésiens prévue à Kiniama, il est possible de saisir l'idée de don Scaloni sur l'itinéraire à suivre par les Salésiens dans l'expansion scolaire dans la même région, ainsi que dans la formation de la population, en particulier des jeunes. Il nous intéresse de savoir comment il voulait que les Salésiens s'insèrent dans le projet du développement industriel et agricole de la région du Sud-Katanga.

On sait que les premières écoles professionnelles, comme celle des Salésiens au Katanga, rencontraient de grandes difficultés pour recruter des élèves. De plus, il n'était pas évident que ces élèves, une fois terminées leurs études, iraient travailler à l'Union-minière ou à la Compagnie des Chemins de fer. Souvent, comme on l'a constaté par après quand les premiers élèves quittèrent l'école, ils préféraient aller travailler dans les entreprises privées de la ville. C'est

<sup>74</sup> Scaloni à Albera, Elisabethville, le 11.4.1914, in ASC F 438.

<sup>75</sup> Sak à Ricaldone, E'ville, le 14 novembre 1922, in ACS 6421 *Sakania Corrispondenza* 1922.

<sup>76</sup> C'est le titre d'un paragraphe de son récit: MV 65. Ce terme était cher à Mgr. de Hemptinne.

<sup>77</sup> MV 65.

ainsi que les grandes entreprises ont été forcées dans les années '20 d'ouvrir leurs propres écoles pour former leurs ouvriers qualifiés et leurs employés.<sup>78</sup>

À ce propos, Wangermée invoquait l'avis exprimé par le «Comité consultatif de l'enseignement» du Katanga, car suite aux insuffisances constatées dans la formation de la main-d'oeuvre locale, certains industriels katangais étaient tentés de faire appel à la main-d'oeuvre noire étrangère, notamment à celle du Nyassaland où d'excellentes écoles formaient des artisans noirs qualifiés.<sup>79</sup> Il fallait d'urgence former les jeunes katangais sur place pour satisfaire à la demande de main-d'oeuvre quelque peu qualifiée.

Ce projet de scolarisation de la main-d'oeuvre indigène, prôné par Wangermée, était entièrement partagé par don Scalon. Autrement dit, Wangermée a trouvé en don Scalon un allié convaincu, qui lui assurait l'appui moral et la contribution efficace des Salésiens dans sa politique économique, qui consistait à remplacer progressivement la main-d'oeuvre blanche par la main-d'oeuvre noire. De cette manière, il nous semble que le point de vue exprimé par Wangermée au sujet de la fondation de Kiniama, peut être compris comme un projet global, conçu de commun accord par lui, don Scalon et le père Sak.<sup>80</sup> Ce projet impliquait une stratégie qui visait le développement graduel de l'ensemble de la population des centres du Katanga.<sup>81</sup>

Le père Sak, en élaborant ultérieurement le «projet d'établissement» pour cette nouvelle fondation de Kiniama, soulignait, lui aussi, l'importance de cette oeuvre pour résoudre le problème du recrutement des élèves à l'école professionnelle: on aurait pu faire un meilleur choix et donner une bonne préparation aux candidats à envoyer en ville en tenant compte du fait qu'on ne pouvait rien attendre de la jeunesse noire d'Elisabethville.<sup>82</sup> Mais il mettait davantage en relief les avantages que les villages mêmes allaient tirer de cette collaboration entre postes de mission ruraux et une école professionnelle établie en ville: cela favoriserait leur propre relèvement religieux, moral et social. De plus, d'après lui, le rayonnement de la présence missionnaire à partir du village de Kiniama, contribuerait fortement à former une population mieux préparée à la pénétration lente mais inévitable d'une nouvelle civilisation. Il était nécessaire de donner quelques notions essentielles d'économie moderne à la population rurale, à son niveau et dans sa langue maternelle. Cela supposait qu'elle sache au moins lire et écrire.<sup>83</sup>

<sup>78</sup> Cf Léon VERBEEK, *Ombres et clairières*, Rome, LAS 1987, p. 46-47.

<sup>79</sup> Cf Wangermée à Renkin, Elisabethville 16.4.1914, in AE/ M 618 O.G.

<sup>80</sup> Ce projet était le fruit de multiples échanges entre ces deux (ou trois) protagonistes: cf Wangermée à Renkin, Elisabethville, 16.4.1914, in AE M 618 O.G.).

<sup>81</sup> *Ibidem*.

<sup>82</sup> L'Abbé J. Sak, *Projet d'établissement d'une Nouvelle Ecole à Shiniama (Sud du Katanga)*, Hechtel, 19 juin 1914; 3 pages manuscrites (le projet est adressé au ministère des Colonies à Bruxelles), in AE/M 619 *Rapports*.

<sup>83</sup> Il continuait: «J'ai expliqué mon idée à Monsieur le Vice-Gouverneur du Katanga, qu'une école primaire [...], d'abord, aurait d'heureux effets sur la nombreuse population qui s'y trouve; ensuite, que

### L'évaluation des résultats de la visite canonique

D'après Pierre Ferraris, confrère italien de la première équipe, très proche de don Scaloni et souvent confident du père Sak, le grand mérite de cette visite avait été le fait que les confrères eurent le bonheur de «posséder» leur supérieur pendant un mois et demi. Ils reçurent ses félicitations pour le travail accompli et «des encouragements précieux pour l'avenir». <sup>84</sup> Autrement dit, leur supérieur provincial avait pleinement approuvé l'orientation pastorale et pédagogique qu'ils avaient suivie depuis trois ans au Katanga.

En effet, don Scaloni était très satisfait de la vitalité interne de la communauté salésienne d'Elisabethville et de son rayonnement apostolique. <sup>85</sup> Il avait encouragé ses confrères à se lancer dans l'apostolat missionnaire en brousse. <sup>86</sup> Sur le plan pastoral et scolaire, les affaires avaient été réglées, à ses yeux, à la satisfaction de tout le monde: les autorités ecclésiastiques autant que les autorités civiles et coutumières. <sup>87</sup> Il était donc convaincu qu'il ne laissait que des amis. <sup>88</sup>

Au contraire, chez le père Sak, les accords pris avaient suscité des sentiments mêlés: gratitude, en même temps que peur pour un avenir peu rassurant. Il n'était guère satisfait, comme il le fit comprendre en écrivant au Recteur majeur de la Congrégation, don Albera. Pour résoudre le problème, écrivait le père Sak au supérieur général, il n'était pas nécessaire d'obtenir tout de suite une propre préfecture, mais au moins «la liberté d'action sans dépendre des pères Bénédictins». Il lui fit enfin connaître son intention d'envoyer, dès son retour au Katanga, un «compte rendu de la situation» pour que, avec son accord, le Procureur salésien à Rome puisse obtenir cette liberté d'action, qui d'après lui, était tout ce que les Salésiens du Congo souhaitaient. <sup>89</sup>

Il tiendra à rappeler une deuxième fois l'erreur de don Scaloni, quelques années après, dans une lettre adressée à don Ricaldone, préfet général de la Congrégation, où il lui expliqua l'historique des rapports tendus avec Mgr. de

l'influence morale que nous pourrions acquérir par les principes religieux que nous tenterions d'inculquer là-bas, amènerait un changement efficace et désirable dans la vie de ces pauvres indigènes. Nous pourrions de ce nouveau centre établi [...] rayonner dans les environs, parler des avantages de l'Ecole professionnelle et la faire connaître, profiter du grand désir qu'ont tous les noirs d'apprendre à lire et à écrire, pour leur donner ces notions dans leur langue propre, et, les préparer ainsi, à une civilisation qui nécessairement pénétrera petit à petit dans l'intérieur du pays.

C'est aussi dans l'intérieur du pays surtout, qu'on a besoin d'artisans de tous genres et voilà surtout pourquoi, il est préférable que les sujets préparés par l'Ecole professionnelle nous viennent de là, c'est à ces jeunes gens également qu'il faudra faire comprendre quel avantage pour eux et leurs villages respectifs ils peuvent tirer de l'enseignement que le Gouvernement veut bien leur donner» (*ibidem*).

<sup>84</sup> *Une excursion au Katanga (Congo Belge)*, Liège, Société industrielle d'arts et métiers 1918, p. 46.

<sup>85</sup> Il y faisait brièvement allusion dans une lettre à don Albera, qui précéda son retour en Europe (Scaloni à Albera, Elisabethville 11.4.1914, in ASC F 438).

<sup>86</sup> Cf MV 94-99).

<sup>87</sup> Cf MV 135-136.

<sup>88</sup> Cf Scaloni à Kervyn, Elisabethville, 15.4.1914, in AE/M 618 *Enseignement*).

<sup>89</sup> Sak à Albera, Hechtel (Limbourg), 26.6.1914: ACS 6421 *Sakania*.

Hemptinne. Pour le père Sak, il ne s'agissait pas d'un problème de territoires, mais de juridiction. Selon lui, on aurait dû accorder dès le début une réelle autonomie d'action pastorale aux Salésiens par rapport aux Bénédictins, non seulement en brousse mais aussi en ville. Cela nécessitait un partage dans la pastorale paroissiale de la ville. Alors seulement les Salésiens auraient pu librement déployer leur zèle apostolique en dehors des écoles sans être continuellement gênés par l'autorité juridique d'autrui.<sup>90</sup>

Effectivement, il ne paraît pas que les pourparlers entre don Scaloni et le supérieur des Bénédictins, dom Nève, aient donné lieu à une décision claire au sujet de la pastorale de la ville. Il est évident que l'aspiration du père Sak allait vers une insertion pastorale durable et consistante aussi bien en ville qu'en brousse. La conséquence en sera que, dès le départ des deux supérieurs en Europe, chacun des deux protagonistes au Congo commencera à tirer la couverture de son côté.

## 2. Le projet pastoral-éducatif des Salésiens au Congo entre 1910-1914

### 2.1. La conception de leur projet d'action

#### Un projet missionnaire

Dans l'idée de don Scaloni, la vraie civilisation supposait l'évangélisation.<sup>91</sup> Cela explique pourquoi la première oeuvre scolaire salésienne au Congo est conçue, indistinctement, comme une oeuvre d'évangélisation et de civilisation: elle incorporait deux écoles officielles et l'ensemble s'appelait: «la Mission St. François de Sales». Sa conscience missionnaire s'est révélée avec plus d'évidence dans le projet de fondation du premier poste de mission en brousse, à Kinima dans ce qu'il appelait «le coeur même du paganisme».<sup>92</sup>

Don Scaloni estimait personnellement que la population congolaise,<sup>93</sup> matériellement pauvre, était en général mieux préparée et surtout plus disponible et réceptive pour recevoir l'évangile que celle d'Afrique du Sud, région pourtant beaucoup plus tôt en contact avec «la civilisation».<sup>94</sup> Quant aux moeurs sexuelles, il trouvait même qu'elles étaient au-dessous de tout en Afrique du

<sup>90</sup> Sak à Ricaldone, E'ville, le 14 novembre 1922: ACS 6421 *Sakania Corrispondenza* 1922.

<sup>91</sup> Nous attirons l'attention sur l'expression: «étendre...les bienfaits de la civilisation par l'extension de plus en plus grande du règne de J.C.» (MV 94). Nous soulignons les expressions: «étendre...extension» et l'emploi de la préposition: «par» qui semble signifier que l'évangélisation a un effet d'entraînement sur la civilisation des peuples.

<sup>92</sup> Don Scaloni à don Albera, 11.4.1914: ACS F 438.

<sup>93</sup> Cf l'expression «notre pauvre Congo», en contraste avec «le pays de l'or et des diamants» (= l'Afrique du Sud) (MV 30).

<sup>94</sup> Du contexte, on doit interpréter ici l'expression «la civilisation» comme la civilisation blanche, occidentale et (d'origine) chrétienne.

Sud, tandis qu'il ne cessait de louer la moralité saine qu'il avait rencontrée chez les peuples bantous du Congo.<sup>95</sup>

Plus tard, dans les années '20, cette conscience de la primauté et de l'urgence du «devoir missionnaire» sera le motif pour lequel les Salésiens demanderont d'abandonner leur première oeuvre en ville.

Quant à l'école professionnelle pour les jeunes africains, ils se rendirent alors compte qu'il leur restait trop peu d'espace pour assumer une tâche pastorale valable d'évangélisation et de sacramentalisation, vu que les Bénédictins voulaient en ce moment-là s'occuper, tout seuls, aussi bien de la population noire que blanche d'Elisabethville. La solution sera trouvée en 1926 dans un déplacement de cette école hors de la ville, en milieu rural, où les Salésiens avaient déjà commencé leur travail d'évangélisation de la population.

La tendance chez les Salésiens à déconsidérer l'école des enfants blancs à Elisabethville, que le gouvernement leur avait aussi confiée, est à comprendre dans ce même cadre. Don Scaloni, durant sa visite canonique de 1914, se prononcera déjà de manière critique sur le sens de cette oeuvre à partir de deux aspects qu'il considérait essentiels dans la mission salésienne: 1° la possibilité de donner une éducation de qualité, ce qui suppose une continuité dans l'éducation, un impact réel sur les jeunes, et une bonne collaboration avec les parents;<sup>96</sup> 2° la possibilité d'évangéliser et de catéchiser. En tout cas, il estimait que les possibilités y étaient très réduites: la tâche était ingrate à cause des confessions religieuses différentes: on comptait des enfants catholiques, protestants, orthodoxes et juifs. De plus, un certain nombre de parents socialistes ou libres penseurs prenaient une attitude hostile à l'égard de la religion.<sup>97</sup> De manière plutôt pessimiste, le provincial concluait que les Salésiens-prêtres étaient condamnés à faire le bien dans cette école comme ils le pouvaient et qu'ils trouvaient heureusement leur consolation dans l'exercice de leur ministère sacerdotal auprès des noirs où leurs efforts donnaient des résultats bien meilleurs.<sup>98</sup>

Au sujet de la méthode missionnaire préconisée par les Salésiens au Katanga, nous constatons que ces derniers ont opté pour une stratégie quelque peu

<sup>95</sup> Sur la situation religieuse de l'Afrique du Sud, il a des remarques très dures: la civilisation y est plus avancée et Dieu aussi mieux «connu»; mais cela ne veut pas dire: mieux «servi», ni plus «aimé» qu'au Congo. Il y a constaté «la plus terrible des oppositions, celle de l'indifférence et du dédain» [de la foi catholique]» (MV 29.30-31).

Sur la situation morale: «...la moralité [en Afrique du Sud]. Hélas. Il est préférable de ne pas en parler» (MV 28). Par contre, des populations congolaises, il affirme carrément: «les noirs qui n'ont pas eu de contact avec la civilisation, sont généralement d'une moralité irréprochable et l'on ne connaît pas parmi la jeunesse noire ces hontes avilissantes qui dégradent et ruinent tant de jeunes gens des pays européens» (MV 71). «Les plus forts n'abuseront-ils pas des plus faibles? Absolument pas» (*ibidem*). «Les enfants s'en vont librement à la promenade, en ville ou à la campagne, mais qu'on ne s' imagine pas qu'ils abusent de leur liberté qu'on leur accorde» (*ibidem*).

<sup>96</sup> MV 63; Sak dans un *Rapport* du 8 mai 1913, p. 2: ASL A-39 Rapports sur les oeuvres salésiennes au Katanga.

<sup>97</sup> MV 63.

<sup>98</sup> MV 63.

spécifique: d'après don Scalon, les Salésiens feraient bien de commencer à partir de la ville pour aller vers la brousse. Il croyait beaucoup dans une coopération entre oeuvres de la brousse et oeuvres de la ville. Aussi préconisait-il un lien étroit entre paroisse et école. En ville, il devait être possible de faire un travail paroissial à partir de l'école; en brousse, la scolarisation devait se faire à partir des postes de mission. Ainsi, quand il s'est agi de la fondation de Kiniama, la proposition de don Scalon fut la suivante: établir un poste de mission dans plusieurs localités rurales avec un prêtre et deux coadjuteurs; chaque poste de mission comprendrait un service paroissial, une ou plusieurs écoles primaires et des champs à cultiver. Il était d'avis qu'à partir de ces divers postes, il serait facile de connaître les meilleurs élèves et de les envoyer à l'école d'Elisabethville.<sup>99</sup> Il pensait que l'influence des jeunes chrétiens aurait un impact certain sur les adultes. Ces jeunes, à la fin de leur apprentissage, deviendraient des auxiliaires dans l'évangélisation et la diffusion «des bienfaits de la civilisation» dans les centres ruraux d'où ils étaient sortis.<sup>100</sup>

Une autre orientation de don Scalon mérite encore d'être mise en relief. Lors de son séjour, le provincial avait remarqué l'importance primordiale des relations humaines entre missionnaires et population. Il admirait en cela les démarches du père Sak tout au long de son voyage à Kiniama: sa cordialité, la largesse dans ses dons aux chefs coutumiers, le soin qu'il donnait aux malades, et la participation aux fêtes villageoises. Il était conscient que ces gestes allaient jouer un rôle décisif dans l'accueil des missionnaires salésiens par la population.<sup>101</sup> Indirectement, il fit comprendre que rien de bon ne peut se faire dans l'évangélisation sans le préalable d'un accueil réciproque entre population et missionnaires; accueil qui crée à son tour la confiance et l'ouverture.<sup>102</sup>

### Un projet de société

Fidèle à la mentalité prédominante de son époque, il n'a jamais mis en question le bienfait substantiel de la colonisation pour l'Afrique. Par ailleurs, il ne feignait pas d'ignorer que la colonisation était aussi une forme de domination politique pour permettre d'exploiter les richesses naturelles des pays colonisés. Il reconnaissait que les puissances colonisatrices avaient profité de la faiblesse des peuples noirs pour les soumettre.<sup>103</sup> Comme la supériorité des blancs sur les noirs était fondée sur la richesse matérielle et le savoir intellectuel, il fallait que les noirs les conquissent pour faire valoir ensuite leur nombre.<sup>104</sup>

<sup>99</sup> MV 93-94.

<sup>100</sup> MV 94.

<sup>101</sup> Voir MV 99.109-110.13.115.118.

<sup>102</sup> Cf l'épisode raconté à l'arrivée de la caravane à Shindaïka (MV 110-111).

<sup>103</sup> MV 8.

<sup>104</sup> C'est bien ce qui est implicite nous semble-t-il, dans son affirmation sur les Noirs en Afrique du Sud (MV 31-32).

A ses yeux, la colonisation n'était pas purement et simplement un malheur pour les peuples noirs. Implicitement au moins, il semblait la considérer comme une chance, car le contact avec la civilisation de l'Occident leur permettrait de rattraper le retard de civilisation qu'ils avaient sur le reste du monde.

Par ailleurs, il trouvait que les peuples étaient faits pour se rencontrer et s'enrichir mutuellement. Le Zanzibar, qu'il avait pu visiter lors de son voyage de retour du Congo en Europe, était pour lui la preuve que le brassage des peuples et des cultures était profitable. L'acculturation entre la culture asiatique, africaine et occidentale avait produit une culture autochtone très riche qui rendait désormais superflue la présence des blancs.<sup>105</sup>

Il portait aussi un regard critique sur sa propre culture. En effet, il ne considérait pas tout ce qui est occidental comme bon sans distinction et à transférer en Afrique. Il se rendait très bien compte de l'ambiguïté qu'il y avait dans le terme: «civilisation». Maintes fois, il s'est mis à critiquer l'influence néfaste sur les noirs d'un certain mode de vie occidental.<sup>106</sup>

S'il a donc constaté bien des défauts dans le fonctionnement réel de la colonisation, il en a aussi souligné le bienfait substantiel. Pour lui, elle était appelée à devenir une possibilité réelle d'émancipation de la race noire, du moins si la colonisation réussissait à rencontrer les aspirations de la population autochtone vers le progrès. A ce propos, attentif observateur qu'il était, avec un sens social bien développé, il a fait un effort pour comparer les divers systèmes coloniaux de gouvernement des noirs, qui étaient en vigueur en son temps, pour en faire un examen critique.<sup>107</sup>

Quant au système colonial belge qu'il a observé de près au Congo, il estimait que «le travail opiniâtre» des Belges dans leur jeune colonie avait permis de créer, dans l'espace de quelques dizaines d'années, de nombreux centres en pleine activité.<sup>108</sup> Il croyait que l'Etat belge ferait bien de jouer seulement un rôle propulseur dans l'économie sans vouloir organiser tout lui-même. Il était toujours mieux, pensait-il, qu'on laisse la production économique à l'initiative privée: «les États ne peuvent jamais être des producteurs à bon marché».<sup>109</sup> Il s'aperçut d'un trait typique du système colonial belge,

<sup>105</sup> MV 147.

<sup>106</sup> Par exemple, d'après lui, le noir est en train de perdre le respect de la propriété d'autrui en contact avec le blanc. Dans sa culture traditionnelle, le vol était exclu et le noir n'abusait pas facilement de sa liberté. Il ne tendait pas à dominer les faibles pour les exploiter. Il craint même que la moralité naturelle des noirs baisse rapidement par le contact avec la licence des blancs dans les moeurs sexuelles. Il est fortement convaincu de la moralité naturelle des noirs pour autant qu'ils restent dans leur milieu traditionnel qui les protège (Cf MV 71).

<sup>107</sup> Ainsi, il se mettra à relever les points positifs et négatifs de la colonisation hollandaise, portugaise, anglaise, allemande et belge: MV, *passim* (par ex. p. 32. 139.144.149).

<sup>108</sup> Il parle de «merveilles» de progrès économique et social (cf MV 86). Il parle de l'Union-Minière comme «la perle d'Elisabethville [...] installation moderne admirablement bien dirigée» (MV 134).

<sup>109</sup> MV 133.

<sup>110</sup> Cf MV 133.

son paternalisme,<sup>110</sup> et à maintes reprises, il en accuse les défaillances quant à son fonctionnement pratique.<sup>111</sup> Plus généralement, il semble reprocher à l'autorité coloniale belge son improvisation et sa tolérance d'un climat de libéralisme sauvage.<sup>112</sup>

Ces critiques n'ont pas enlevé son impression globalement positive sur l'oeuvre coloniale belge. En passant par beaucoup d'échecs et d'essais, elle visait à ses yeux, la création au Congo d'une économie moderne fondée sur la productivité agricole et industrielle qui, elle, devrait conduire le pays, le plus vite possible, à l'autosuffisance alimentaire et financière.<sup>113</sup>

### Un projet de développement économique

Nous avons déjà signalé qu'un problème fondamental s'était posé aux responsables de la région du Katanga, au Sud du Congo: comment développer une région à vocation industrielle, surtout minière, quand la main-d'oeuvre indigène disponible et qualifiée manquait? C'était en effet une région sous-peuplée. Certains croyaient que le développement de l'industrie minière au Katanga nécessitait une politique de peuplement blanc massif. Ce thème était fort discuté dans la jeune métropole industrielle d'Elisabethville, en 1913, peu avant la visite de don Scalon. Dès lors, il n'est pas étonnant qu'on en trouve un reflet dans son récit.<sup>114</sup>

Sa réponse était que le pays n'avait pas d'avenir sans recours à la main-d'oeuvre indigène. Il mettait en garde ceux des Belges qui croyaient, qu'en peu de temps et grâce à leur travail acharné, ils pourraient exploiter tout seuls les ressources d'un immense pays comme le Congo, sans la contribution de la population autochtone. Il trouvait que la solution du problème relevait du simple bon sens, car même au plan purement financier, la main-d'oeuvre étrangère coûterait toujours trop cher.<sup>115</sup>

Par ailleurs, le développement économique du pays ne pouvait, à ses yeux, se restreindre à un développement purement industriel. Il relève en particulier l'importance de l'agriculture. Malgré certains avis défavorables, le Katanga avait aussi, selon lui, une vocation agricole. Il préconisait que l'agriculture était à stimuler à partir des centres les plus favorables et en utilisant la main-d'oeuvre sur place, sans vouloir tout de suite une agriculture trop avancée. Celle-ci engloutirait des sommes immenses pour un résultat nul ou médiocre comme on l'avait

<sup>110</sup> Il se plaint, par ex., du manque de services sur les chemins de fer, exploités par le secteur privé et non par l'Etat qui, d'après lui, devrait s'en occuper. Il trouve que les constructions en ville sont hâtives, mal soignées. Il critique le mauvais état des routes, et la soif d'un gain rapide chez plusieurs entrepreneurs privés qui exploitent les subsides de l'Etat (cf MV 134).

<sup>111</sup> Dans le secteur de l'urbanisation, par ex. (MV 61.141).

<sup>112</sup> Cf MV 86-88.

<sup>114</sup> MV 84-85.

<sup>115</sup> MV 85-86.

déjà pu expérimenter au Katanga à travers les échecs encourus.<sup>116</sup> Pour l'élevage industriel, il pensait que c'était encore trop tôt.<sup>117</sup>

### Un projet de formation

Don Scaloni s'est logiquement posé le problème de la formation. Il trouvait que le principe d'importer massivement la main-d'oeuvre était vicieux. Le développement économique d'un pays n'était pas un problème à résoudre à court mais à long terme. Le Congo, étant immense, son développement exigerait l'activité de plusieurs générations. Par conséquent, il s'agissait de former les hommes avant de penser aux moyens financiers. Comme la création d'infrastructures et leur entretien étaient prioritaires,<sup>118</sup> la solution lui semblait, de toute évidence, résider dans l'utilisation maximale de la main d'oeuvre locale, moyennant une éducation solide à l'esprit du travail. Il était optimiste pour l'avenir: les problèmes à résoudre étaient nombreux et difficiles, mais tous pouvaient se résumer dans une question de capitaux à investir, de recrutement d'une main-d'oeuvre suffisante et bien formée. Pour le reste, il fallait prendre patience et compter sur le temps.<sup>119</sup>

C'était sa conviction que la formation ouvrière au Katanga devait commencer par une éducation au travail productif. Le noir, écrit-il, vivant dans une économie de subsistance, ne connaît pas encore le travail productif en vue d'une épargne pour se créer un avenir meilleur.<sup>120</sup> Le changement dans l'organisation économique de la région nécessitait préalablement un grand changement de mentalité.<sup>121</sup> Comme le gouverneur Wangermée et le père Sak, il était d'avis que la formation de la femme était prioritaire.<sup>122</sup> Elle menait jusque-là une vie d'esclave par rapport à l'homme.<sup>123</sup>

### 2.2. *La mise en pratique de leur projet pastoral-éducatif*

#### Préalables

L'activité pédagogique, telle qu'elle fut mise en oeuvre à l'école professionnelle d'Elisabethville, ne peut être comprise sans tenir compte du cadre de référé-

<sup>116</sup> MV 87-88; 134.

<sup>117</sup> MV 88.

<sup>118</sup> Cf MV 86-88; 86.

<sup>119</sup> MV 88.

<sup>120</sup> MV 75.

<sup>121</sup> MV 87.

<sup>122</sup> A ce propos, il a fait une allusion à la nécessité d'envoyer au Congo les Filles de Marie Auxiliatrice (= les Soeurs salésiennes): cf MV 99-100.

<sup>123</sup> MV 87. Cf aussi Wangermée à Sak, le 20 juin 1913: ASL *Anciens dossiers de l'enseignement*, f. 112/1.

rence missionnaire, politique et économique, défini par l'Etat et l'Eglise, et des options levées par don Scalonì et le père Sak, que nous venons d'analyser sommairement.

Mais pour don Scalonì, il y avait un autre élément essentiel dont l'éducateur avisé devait tenir compte partout où il se trouve: la psychologie des jeunes à éduquer à partir de leur milieu social.<sup>124</sup> C'est ainsi que nous constatons qu'il s'est sérieusement employé à s'informer chez des personnes qualifiées<sup>125</sup> sur les traits spécifiques de la psychologie des noirs en général et des jeunes en particulier, aussi bien que sur le droit coutumier et les usages de la population. Il a fourni un effort considérable pour observer les réactions typiques des Africains, là où il en avait l'occasion.<sup>126</sup> Il était convaincu que les Salésiens d'Elisabethville disposaient d'un excellent poste d'observation pour une «étude» du jeune noir dans sa spécificité psychologique et culturelle. Les jeunes de leur internat venaient en effet de tribus différentes, directement de l'intérieur du pays, sans avoir été en contact avec les blancs.

<sup>124</sup> C'était devenu chez lui un «postulat» pédagogique, comme on le voit dans son manuel pédagogique réélabore dans les mêmes années *Le jeune Educateur chrétien* (Liège 1917, 256 pp.). L'exposé des principes pédagogiques y était précédé par une série de considérations sur ce qu'on peut appeler la psychologie générale et évolutive.

Nous voyons chez lui, pendant son voyage au Congo, le même intérêt pour comprendre, préalablement, les réactions psychologiques spontanées du jeune noir à partir de sa propre culture et de l'influence qu'exerce sur lui son environnement social.

Il nous semble qu'il a voulu signifier ainsi aux lecteurs que toute éducation, qui ne tient pas compte de ces éléments, est vouée à l'inefficacité. C'est frappant comment il entremêle constamment ce genre de considérations (qu'on appellerait aujourd'hui: psychologiques, sociologiques et anthropologiques), avec d'autres qui ont trait à l'éducation en acte à l'école professionnelle visitée.

<sup>125</sup> Cf MV 71: «Tous ceux que j'ai interrogé: prêtres, magistrats, officiers, agents territoriaux...». Il affirme explicitement qu'un de ses principaux informateurs a été le Procureur général Rutten, qui avait eu l'occasion d'observer longuement les noirs en contact avec la magistrature et les tribunaux (MV 78). Par son canal, don Scalonì a pris connaissance du «droit indigène» au sujet de la propriété et des délits (meurtre, vol...) (cf MV 82).

Martin RUTTEN (1876-1944), après avoir conquis son diplôme de docteur en Droit, partit au Katanga à l'âge de 25 ans. Comme magistrat, il fut d'abord à la tête du Parquet d'Elisabethville. Il y devint, en 1910, le premier Procureur à la Cour d'appel nouvellement créée. On a écrit de lui: «il révéla une maturité et une largeur d'esprit exemplaires. Il acquit une grande autorité qu'il devait non seulement à sa fonction et à sa conscience professionnelle, mais à sa large compréhension des nécessités et à son affabilité naturelle. Pour beaucoup d'Européens la maison du Parquet était la maison du bon conseil [...]. Toute sa vie il s'intéressa profondément à la vie des indigènes. Pendant de longues années ses voyages et ses enquêtes l'avaient admirablement renseigné sur leur mentalité, sur leurs besoins et sur leurs aptitudes [...]. Dans toute l'étendu du Katanga, il put faire respecter la loi congolaise par les étrangers dont beaucoup, au début, avaient tendance à se considérer en pays conquis [...].

L'année 1923 fut pour lui le couronnement d'une brillante carrière: il venait d'être appelé à la plus haute fonction au Congo, celle de «gouverneur général». Quelqu'un qui l'a connu porte ce témoignage significatif: «J'ai eu le privilège de connaître bien des gouverneurs [...]. Aucun ne m'a donné davantage l'impression de faire sans cesse intervenir le facteur «coeur», ou humain, à côté du facteur purement cérébral et administratif. La population noire, sa santé physique et morale, son avenir, sont la préoccupation constante de Mr. Rutten» (Notice biographique de F. DELLICOUR, dans la *Biographie Coloniale Belge*, vol. V, col. 714-720).

## L'oeuvre et ses destinataires

L'habitation des éducateurs salésiens se trouvant au milieu, elle séparait l'école des blancs (1 hectare) de l'école des noirs (deux hectares).<sup>127</sup> Tout l'espace libre était occupé par un jardin potager, une vigne, et un verger. Pas loin de la maison de la communauté, se trouvaient les chambrettes des «boys de table», les classes et les ateliers. Les deux dortoirs pour les internes, ainsi que les habitations avec chambrettes séparées pour les jeunes mariés ou en âge de l'être, étaient construits au fond de la propriété.<sup>128</sup> Quelques vieilles huttes en pisé, ayant servi avant les constructions en dur, étaient encore utilisées comme cuisine et réfectoire pour les enfants noirs.<sup>129</sup>

Les jeunes et les adultes noirs, internes ou venant de l'extérieur à l'école, se répartissaient en plusieurs catégories:

- les boys ou domestiques (5), plus un planton du gouvernement pour les courses en villes; tous avaient entre 15 et 20 ans;

- les agriculteurs, âges de 15 à 40 ans, au nombre de 9;

- les élèves de l'école professionnelle, entre 10 et 18 ans, 50 au total, se répartissaient de la manière suivante: 16 tailleurs, 14 menuisiers, 12 mécaniciens, 8 cordonniers. Dans chaque atelier, il y avait aussi deux jeunes militaires envoyés pour apprendre un métier;

- 4 prisonniers (externes), étaient conduits chaque jour et surveillés pendant le travail par un agent de police: ceux-ci étaient occupés aux travaux les plus durs.<sup>130</sup>

Dans leur apostolat éducatif, les Salésiens s'adressaient encore à quelques autres catégories:

- 25 à 30 petits noirs, fils de militaires et de policiers, qui venaient chaque jour, conduits par un caporal, apprendre à lire et à écrire dans leur langue maternelle;

- 30 à 50 grands jeunes entre 15-20 ans et même plus, au service des blancs, qui venaient dans les après-midi, très désireux d'apprendre un peu de français.<sup>131</sup>

On trouve peu d'information sur la provenance de ces premiers élèves, leur mode de recrutement et les critères employés dans ce recrutement. Au début de l'oeuvre, la sélection ne pouvait pas être très rigoureuse vu la difficulté de trouver des élèves aptes et disponibles à se soumettre à un règlement de vie

<sup>126</sup> Il serait intéressant de faire une synthèse de ses observations et réflexions parsemées dans une trentaine de pages de son rapport de voyage (cf MV 60-90).

<sup>127</sup> L'école des blancs était un externat; l'école des noirs était principalement un internat, mais il y avait un certain nombre d'externes. Dans la suite, nous parlerons exclusivement de l'école professionnelle des élèves noirs.

<sup>128</sup> MV 67.

<sup>129</sup> MV 60-61.

<sup>130</sup> MV 62.

<sup>131</sup> MV 63.

scolaire.<sup>132</sup> Il paraît bien que les chefs coutumiers, sollicités pour envoyer des élèves à l'école par l'autorité coloniale, choisissaient librement ceux qu'ils voulaient envoyer. Les Salésiens auraient désiré que le choix se fasse selon les aptitudes professionnelles des différentes tribus. Le gouvernement, pour sa part, semble avoir insisté sur un choix entre diverses tribus et «classes» sociales des régions du Katanga.<sup>133</sup>

### Le personnel salésien

Trois confrères coadjuteurs: Ferraris, Verboven, et Maus, s'occupèrent presque entièrement de l'école professionnelle: ils étaient tour à tour instructeurs dans les divers métiers, enseignants de français, de swahili, d'arithmétique, de catéchèse, de musique profane ou sacrée (fanfare et chorale).<sup>134</sup> D'après don Scaloni, ces confrères coadjuteurs étaient bien épanouis ayant entre les mains une variété d'occupations de toutes sortes qui les valorisaient beaucoup, chacun selon ses aptitudes personnelles.<sup>135</sup>

Deux prêtres, les pères Mariage et Schillinger, s'occupaient de l'école des petits blancs, mais ils exerçaient leur ministère sacerdotal surtout chez les enfants noirs. Quant au père Sak, son champ d'action était vaste et varié. En tant que directeur de la communauté et de l'oeuvre, il avait l'oeil à tout, entretenait des «rapports très suivis» avec les autorités et avec les clients des ateliers et tenait une comptabilité fort compliquée de trois types différents: une pour le gouvernement, une pour la congrégation, et une pour les élèves. En outre, de temps à autre, il devait faire des voyages à l'intérieur du pays dans toutes les directions pour obtenir des chefs coutumiers de nouveaux élèves.<sup>136</sup> Trois confrères: Mr. Maus, le père Mariage, et aussi un peu le père Sak lui-même, s'occupaient des provisions à faire et de l'entretien de la maison: cave, jardin, plantations.<sup>137</sup> Don Scaloni note que les confrères étaient tous très occupés pour ne pas dire surchargés. Malgré cela, les confrères fraîchement arrivés au Congo (le père Frédérick, Mr. Holzinger et Mr. Genot) avaient le loisir d'apprendre d'abord la

<sup>132</sup> La fondation du poste de Kiniama, décidée en 1914, devait justement résoudre, en premier lieu le problème du recrutement des élèves à l'école professionnelle. On espérait qu'ainsi on aurait pu faire un meilleur choix des candidats à envoyer en ville: cf J. Sak, *Projet d'établissement d'une Nouvelle Ecole à Shiniama (Sud du Katanga)*, Hechtel, 19 juin 1914, 3 pages manuscrites.

<sup>133</sup> Nous n'avons pu trouver des documents contemporains de la période que nous étudions. Seulement une correspondance, qui date de six ans plus tard (1920), entre le père Schillinger et le gouverneur, parle explicitement des critères de recrutement. C'était au moment où le gouvernement poussait à augmenter considérablement le nombre d'élèves: cf Schillinger à Tombeur, Elisabethville, le 29 mars 1920: ASL Anciens dossiers de l'enseignement, farde 112/3; Tombeur à Schillinger, Elisabethville, le 12 avril 1920: ASL Anciens dossiers de l'Enseignement, f. 112/3.

<sup>134</sup> MV 62.

<sup>135</sup> MV 63.

<sup>136</sup> MV 64.

<sup>137</sup> MV 64.

langue du pays, tout en donnant un coup de main pour les classes et les ateliers.<sup>138</sup>

Le provincial approuvait le fait qu'il n'y avait que peu de pratiques ascétiques dans la vie religieuse de ses confrères au Congo. Pour lui, l'ascèse des Salésiens dans cette contrée consistait principalement à supporter les conditions de vie assez dures, le climat en premier lieu. Il a d'ailleurs ressenti lui-même pendant son excursion à Kiniama combien la vie d'un missionnaire était alors une vie de privations et de désagréments, qui exigeait beaucoup de patience et d'humour.<sup>139</sup>

### L'horaire et la programmation des activités quotidiennes

L'horaire était le suivant:

- pendant la journée: les internes se levaient à 6h15.<sup>140</sup> Ils passaient 5 heures dans les ateliers et une heure et demie en classe. Ils pouvaient y gagner un petit salaire qui était proportionnel à leur habileté professionnelle. Parmi eux, vingt-cinq musiciens avaient une heure de musique par jour. Trois fois par semaine, on enseignait aussi le français, mais seulement aux plus instruits parmi les internes.<sup>141</sup>

- le soir, les internes passaient leur temps à causer par groupes, selon les diverses contrées d'où ils venaient. C'était le moment de la récréation où ils faisaient de la musique au tam-tam, chantaient, et dansaient autour du feu. Quand ils étaient bien fatigués, on ne précise pas l'heure, ils allaient dormir. Se couchant, ils se roulaient dans une couverture, les draps de lit étant encore inconnus dans les familles de la contrée.<sup>142</sup>

Les activités religieuses (catéchétiques, liturgiques, etc.) connaissaient plus ou moins le déroulement suivant:

- le matin, indistinctement s'ils étaient catholiques, catéchumènes ou païens, tous les internes se rendaient à la chapelle (vers 6h45), une demi heure après le lever.<sup>143</sup> Don Scaloni a observé leur manière de prier édifiante: «immobiles, recueillis et priant comme des moines sans aucun besoin de catéchiste ou de surveillants».<sup>144</sup>

- quatre fois par semaine, on organisait la pratique de l'adoration et de la bénédiction eucharistique. Cela se faisait de manière plus solennelle le dimanche à 14h15, avant la promenade en ville.<sup>145</sup>

<sup>138</sup> MV 64-65.

<sup>139</sup> Cf MV 70.91.

<sup>140</sup> MV 67-68.

<sup>141</sup> MV 70.62-64. Ils étaient à l'atelier de 7h30 à 11h15, le matin; de 14h30 à 16h15, l'après-midi. Ils étaient en classe de 14.15h à 14h45, et de nouveau de 16.15h à 17h. Leçon de musique: de 17h à 18h; leçon de français: de 20h à 21h15.

<sup>142</sup> MV 67.

<sup>143</sup> MV 68.

<sup>144</sup> MV 68.

<sup>145</sup> MV 70.

Une des décisions de la visite canonique de don Scaloni a été l'introduction du «mot du soir», une pratique salésienne traditionnelle en usage un peu partout dans les maisons salésiennes du monde. Don Scaloni le justifiait en donnant comme motif qu'à l'internat, on commençait à avoir «une petite chrétienté».<sup>146</sup>

Il a encore été impressionné par la rapidité de l'assimilation de la foi chrétienne chez des garçons qui, peu de temps avant, étaient encore païens. Il signale que la plupart des élèves étaient devenus catéchumènes, alors que l'oeuvre ne comptait que deux ans d'existence. D'après lui, cela s'était réalisé sans aucune forme de contrainte.<sup>147</sup> Lui-même a donné la première communion au tout premier groupe de jeunes chrétiens de l'école. Ceux-ci, bien que baptisés avant Noël 1913, avaient voulu attendre son arrivée pour poser cet acte solennel.<sup>148</sup> Ce qui l'a fort touché à cette occasion, c'était «la grande pénétration de l'acte qu'ils accomplissaient».<sup>149</sup> Il attribuait cette réussite à la préparation catéchistique sérieuse qui avait précédé la cérémonie; préparation qui avait été l'oeuvre conjointe des Salésiens-prêtres et des Salésiens-frères (coadjuteurs). Ces derniers n'étaient donc pas cantonnés dans leur atelier respectif pour apprendre seulement un métier aux jeunes. Ils assumaient aussi la tâche d'authentiques catéchistes.<sup>150</sup>

En observant de près la réalité qu'il voyait sous ses yeux, don Scaloni n'a pas été aveugle à l'aspect de promotion sociale qui se profilait derrière la «conversion» au christianisme et la sacramentalisation. Les jeunes de l'école sont pressés, affirme-t-il, de recevoir leur certificat de baptême, auquel ils attachent «une grande importance»,<sup>151</sup> et ils se font un honneur de porter ostensiblement des médailles.<sup>152</sup> Il croyait qu'il n'était pas mauvais d'extérioriser ainsi la foi authentique. D'ailleurs les médailles remplaçaient pour eux aussi les fétiches traditionnels.<sup>153</sup>

#### Activités scolaires: l'esprit d'étude et apprentissage du métier

Ce qui a encore touché le Provincial pendant sa visite, c'était le grand désir d'apprendre chez les élèves. Le travail d'étude, écrit-il, est pour eux «une passion» qui les fascine et absorbe, à tel point qu'il rend presque superflue une assistance physique à l'étude.<sup>154</sup> A l'exception de l'arithmétique qu'ils appréciaient beaucoup moins, ils aimaient lire, écrire et regarder des images.

<sup>146</sup> MV 68.

<sup>147</sup> MV 66: «Hier nous n'avions à la maison que des païens [...]; aujourd'hui, nous comptons 2/3 de catholiques instruits, et le restant [est] composé presque exclusivement de catéchumènes».

<sup>148</sup> MV 65-66.

<sup>149</sup> MV 65-66.

<sup>150</sup> MV 66.

<sup>151</sup> MV 79.

<sup>152</sup> MV 83.

<sup>153</sup> MV 83.

<sup>154</sup> MV 73.

Dans son rapport, il n'a cessé d'exprimer son contentement sur le progrès que les jeunes élèves avaient déjà réalisé dans leur formation professionnelle, surtout ceux de la section des forgerons-mécaniciens.<sup>155</sup> Les jeunes des divers ateliers lui paraissaient très habiles, doués d'un sens fort pratique dans la solution des problèmes de la vie quotidienne. C'est ce qu'il a observé aussi bien dans leur manière d'organiser le campement lors du voyage à Kiniamo, <sup>156</sup> que dans la vie à l'internat de l'école.

Il va jusqu'à dire que les enfants noirs sont plus «débrouillards et industriels» que les enfants blancs dans l'apprentissage des divers métiers.<sup>157</sup> Si les enfants blancs, affirme-t-il, dépassent les enfants noirs en intelligence théorique, les enfants noirs sont supérieurs à eux, en intelligence pratique.<sup>158</sup> Il ajoute que, malheureusement, les noirs, en général, n'aiment pas le travail, qui est pour eux une corvée qu'ils exécutent seulement par nécessité. La conclusion qu'il tire c'est que les noirs sont, par nature, lents, insouciants, oublieux, rêveurs et inconstants; mais que «dans leurs bons moments», ils sont aussi «lestes et soigneux» que les blancs.<sup>159</sup>

#### Activités parascolaires et moments de convivialité

Le samedi, dans l'après-midi, les enfants ne travaillaient pas dans les ateliers. Tous – petits et grands – lavaient leur linge, réparaient leurs habits et les repassaient. Le dimanche, dans l'après-midi, tous faisaient une promenade en ville pour visiter leurs amis.

Le provincial, qui avait beaucoup réfléchi sur les «passions» et l'agressivité chez les jeunes, fit un constat étonnant: les élèves causaient et jouaient tous ensemble, grands, moyens, et petits, sans la moindre crainte de supercherie ou d'abus de force de la part de leurs compagnons. Il attribuait l'absence d'agressivité chez eux au sens de solidarité qui régnait tout naturellement chez eux.<sup>160</sup>

La musique était fort en honneur, avec de fréquentes répétitions de chants et de cantiques pour la messe. Plusieurs fois aussi, les élèves avaient l'occasion de s'exhiber dans la grande salle des fêtes de la ville, où était invitée la population urbaine d'Elisabethville.<sup>161</sup>

Don Scaloni a donné une description détaillée du déroulement du repas des élèves internes, comme un temps fort de leur vie communautaire, révélateur

<sup>155</sup> MV 72.

<sup>156</sup> Les jeunes boys qui les accompagnaient – garçons de 13-14 ans – étaient cuisiniers, blanchisseurs, tailleurs, buandiers, exerçant plusieurs métiers avec facilité (MV 105).

<sup>157</sup> MV 74-75.

<sup>158</sup> Don Scaloni souligne en particulier leur habileté dans la forge (MV 72-73). Notons que le travail du cuivre existait au Katanga bien avant l'arrivée des blancs. Mgr. de Hemptinne a écrit sur les derniers artisans traditionnels encore connus dans la région du Katanga: les «mangeurs du cuivre».

<sup>159</sup> MV 73.

<sup>160</sup> MV 70-72.

<sup>161</sup> MV 92.

de certaines caractéristiques sociales et culturelles. Ce qui l'a frappé, c'est tout d'abord que les repas des élèves étaient organisés par eux-mêmes. Ils constituaient, d'après lui, un bel exemple de la manière dont les noirs «fraternisent» et vivent la solidarité, et il ajoute: «ils sont entre eux plus frères que les enfants blancs d'un même foyer».<sup>162</sup>

Ce sens de solidarité se révélait dès la phase de la distribution des vivres.<sup>163</sup> Divisés par groupes, avec un chef de groupe qu'ils avaient choisi eux-mêmes, ils mettaient aussitôt tout en commun pour manger de cette provision jusqu'à sa consommation totale.<sup>164</sup> De même pendant le repas: selon qu'ils en décidaient encore eux-mêmes, ils allumaient le feu avec du bois, et cela une, deux ou même trois fois par jour. Les aliments étaient cuits par un des plus grands, à tour de rôle. Au moment du repas, tous les cinq, sept ou huit camarades de tout âge, se mettaient autour d'un bloc massif de farine cuite et mangeaient «à leur appétit sans contestations».<sup>165</sup>

### La pratique de l'esprit de famille dans la communauté éducative

L'esprit de famille vécu entre éducateurs et jeunes a toujours été un élément essentiel dans la tradition pédagogique salésienne, qui remonte au fondateur don Bosco. On se demande donc spontanément comment cet esprit a été vécu au Congo, dans la première communauté éducative?

On peut dire que la visite de don Scaloni a été vécue comme un moment fort de cet esprit de famille. Elle s'est déroulée dans une ambiance de joie familiale qui ne s'est pas limitée aux confrères, mais s'est étendue aux jeunes. Cela s'est vérifié à l'arrivée et au départ du provincial à la gare, tout comme durant tout son séjour à la maison salésienne d'Elisabethville.<sup>166</sup> Cet esprit a-t-il aussi

<sup>162</sup> MV 72.

<sup>163</sup> Un responsable salésien, probablement l'économiste, donnait tous les vendredis les denrées alimentaires de base à chacun des élèves. Cette distribution individuelle allait apparemment à l'encontre des coutumes. C'est pour cette raison, nous semble-t-il, que ce système «individuel» était aussitôt «corrigé» par une remise «en commun». Mais ce système communautaire, traditionnel, décidé par eux-mêmes, n'avait pas que de bons côtés (tels que les voit don Scaloni). Le père Sak, directeur de la maison, raconte, 8 ans plus tard en retraçant l'histoire des premières années qu'il a fallu arriver au système traditionnel en vigueur dans les maisons salésiennes, celui du repas «au réfectoire», sous surveillance. Dans «le premier système», dit-il, les petits qui aimaient avoir leurs nourritures «toute préparées», devenaient «des domestiques des grands et étaient même quelques fois obligés de céder leur viande» (Sak à Ricaldone, Elisabethville 14 novembre 1922: ACS 6421 *Sakania - Corrispondenza* 1922).

<sup>164</sup> MV 69.72.

<sup>165</sup> MV 72. Ils faisaient aussi rôtir la viande, tant qu'il y en avait, et préparaient une sauce. Ils avaient la permission de s'acheter quelque chose en plus avec l'argent de leur petit salaire gagné par leur travail professionnel à l'école, par exemple un peu de poisson et des épices pour préparer leur sauce (MV 69).

<sup>166</sup> MV 58-59. Les manifestations concrètes en sont l'accueil à la gare, la joie, la musique, le chant, la décoration de la maison, l'accompagnement à la gare au départ. Il paraît que le supérieur avait un contact facile avec les jeunes de l'école professionnelle (cf J. SAK, *Monographie...*, p. 7).

été vécu dans les relations quotidiennes entre les jeunes et leurs éducateurs sur place? Ce n'était pas évident. Et don Scaloni a vite compris les obstacles qui s'opposaient à la pratique de cet aspect de la méthode salésienne dans un contexte culturel et socio-politique très différent de celui de l'Europe. Il était conscient que «l'attitude des blancs» du Congo était fort opposée à une telle pratique: la familiarité avec les noirs leur semblait déplacée et trop risquée.<sup>167</sup>

Sans formuler une critique explicite ou un commentaire très personnel sur ce point de vue dominant des blancs au Congo, il a fait comprendre, indirectement, que c'était son désir que les Salésiens restent fidèles aux consignes de leur fondateur don Bosco. Il les a seulement mis en garde pour qu'ils ne donnent pas une impression de faiblesse ou de condescendance aux caprices. Il a fini par prendre parti pour une attitude prudente: les éducateurs salésiens devaient être ni trop distants, ni trop familiers.<sup>168</sup> Toutefois, il a trouvé sympathique que les jeunes de l'école considéraient le père Sak comme le père de la communauté. Ils le respectaient non pas comme des esclaves mais comme des fils d'une même famille. Ils pouvaient donc lui dire ouvertement ce qu'ils pensaient.<sup>169</sup> Et, remarque don Scaloni, la familiarité avec eux n'avait même pas diminué, le respect pour les biens matériels appartenant à l'école et à la communauté. Au contraire, elle l'avait en quelque sorte augmenté. Comme preuve, il citait le fait que les jeunes de l'école n'avaient jamais touché aux arbres fruitiers et aux raisins de l'école qui étaient pourtant à leur portée.<sup>170</sup>

D'autre part, le Supérieur était d'avis qu'il n'était pas mauvais que les éducateurs salésiens conservent un certain prestige social aux yeux des élèves. Ce prestige était dû, entre autres, au fait que le père Sak et les autres confrères leur semblaient très riches. Pour eux, ils gagnaient beaucoup d'argent avec le travail des ateliers. Ce constat augmentait l'estime et l'admiration pour le dévouement de leurs éducateurs. Les élèves auraient dit un jour: «C'est bien beau, ils sont très riches, ils pourraient jouir à leur aise de leur fortune, et malgré cela, ils continuent à travailler pour nous apprendre [un métier]».<sup>171</sup>

<sup>167</sup> MV 69.79.

<sup>168</sup> Sa petite expérience du Congo l'avait instruit que les jeunes congolais étaient, par nature, des «raisonneurs» francs dès qu'ils n'étaient plus retenus par la peur. D'autre part, don Scaloni était d'avis que les éducateurs salésiens sur place devaient montrer beaucoup de souplesse et de compréhension dans l'application des règles de politesse, d'hygiène, et d'esthétique (cf MV 76).

<sup>169</sup> Cf MV 79. On y trouve raconté un épisode de franchise familiale: «Mr. Sak et moi, nous étions continuellement hors de la maison pour visiter les autorités et les amis de l'oeuvre. Ces absences continuelles l'avaient empêché de rédiger les certificats de baptême [...]. Après deux ou trois jours d'attente, de demandes réitérées et de réponses évasives ou dilatoires: «Prenez patience; je n'ai pas encore eu le temps» [...], un brave congolais ne s'est pas gêné de lui dire: «Mais si tu vas blaguer continuellement avec les blancs, tes amis, tu n'auras jamais le temps pour faire nos certificats».

<sup>170</sup> MV 82. Il n'y avait même pas de clôture autour du verger.

<sup>171</sup> MV 77. Don Scaloni ajoute que les noirs croient que tous les blancs, en Europe comme au Congo, sont riches.

## La question de l'assistance à l'école professionnelle

Don Scaloni s'est étonné quelque peu de la grande liberté que ses confrères salésiens avaient accordée aux internes. Ceux-ci pouvaient aller voir leurs «frères» en ville sans aucune forme d'assistance. En interrogeant plusieurs personnes là-dessus, il s'est entendu dire qu'il n'y avait là aucun danger d'abus de leur liberté, et qu'il serait ridicule de vouloir les traiter comme les enfants blancs du même âge.<sup>172</sup> Il semble qu'il a fini par accepter ce point de vue.<sup>173</sup>

Ce qui l'a frappé, personnellement, dans l'observation des jeunes de l'école professionnelle, c'est qu'ils étaient très à l'aise, autosuffisants dans leur entretien, débrouillards en toutes choses; bref, des adultes avant l'âge. Les éducateurs avaient donc raison de les traiter comme tels. A quoi bon, semble-t-il insinuer, de les surveiller pour éviter des désordres qu'ils n'ont pas envie de commettre, ou de les aider dans la satisfaction de leurs besoins quand ils sont autosuffisants! En se résumant, il disait d'avoir trouvé à l'école salésienne des jeunes de «caractère sérieux», ayant tout l'air d'être déjà des adultes avant l'âge: «Ces enfants, entre 10 et 18 ans, se suffisent à eux-mêmes, et sont traités comme s'ils étaient des hommes [...]. pas de surveillants de dortoirs, de récréation, de promenade [...]. Ce sont des hommes dans toute la force du mot».<sup>174</sup>

Dès lors, il a bien compris que le problème de l'assistance physique, telle qu'elle avait été pratiquée dans les internats de l'Europe selon la tradition du système préventif de don Bosco, ne se posait pas, et ne pouvait pas se poser, de la même façon au Congo. Le bon usage de la liberté chez ces jeunes congolais de l'école professionnelle était sans doute fort lié au type de société rurale et bien structurée dont ils étaient issus. Mais ce comportement soumis et respectueux de l'ordre deviendra vite problématique avec la croissance de la ville et l'anonymat qui la caractérisera bientôt. En tout cas, une dizaine d'années plus tard, à Elisabethville, on se posera déjà la question de la solution à donner au problème de la jeunesse vagabonde. Ce problème nouveau sera mis en rapport avec la migration croissante de la population vers les zones minières, l'exode rural, la déperdition scolaire et le chômage en ville. Ce nouveau fait social donnera bien des soucis au père Sak.<sup>175</sup>

## Conclusions

Les premières années de la présence salésienne au Congo ont été caractérisées par une étroite collaboration entre l'administration coloniale belge et les

<sup>172</sup> Notons qu'en Europe, les promenades des petits se faisaient deux à deux, comme l'observe don Scaloni (MV 71).

<sup>173</sup> MV 71.

<sup>174</sup> MV 66-67.

<sup>175</sup> Lettre au gouverneur du Katanga, s.l., s.d.: ASL *Anciens dossiers de l'enseignement*, f. 112/2). D'après les critères internes, nous pouvons attribuer cette lettre, écrite probablement entre 1914-1925, au père Sak.

Salésiens. Leur lancement dans des activités d'évangélisation, d'éducation et de scolarisation, n'a pas eu son origine dans un propre choix, mais dans un appel d'en haut venant des autorités ecclésiastiques et politiques belges.

Il faudrait être naïf pour ne pas voir que cette présence salésienne belge s'est insérée dans une politique d'occupation nationale du territoire du Congo. Pour réaliser cet objectif, l'État belge cherchait d'impliquer et d'utiliser le plus possible l'Église catholique et les Congrégations. Cette stratégie servait aussi à contrecarrer l'influence protestante au Katanga qui était surtout d'origine anglo-saxonne.

Don Scaloni et le père Sak n'ont pas été réticents, comme Mgr. de Hemptinne, pour s'engager dans une collaboration franche et ouverte avec les autorités de l'État dans le cadre de l'enseignement officiel. Ils y trouvaient assez d'espace pour évangéliser et éduquer chrétiennement. C'était à leurs yeux aussi une question de réalisme: sans l'appui direct de l'État, les salésiens n'auraient jamais pu faire le bien qu'ils ont fait à travers l'enseignement scolaire et l'apprentissage des métiers.

Même si les Salésiens ont pu disposer d'une relative abondance de moyens financiers et matériels, on n'a pas l'impression qu'ils se soient laissés détourner du but primordial pour lequel ils étaient venus au Congo: évangéliser et éduquer en scolarisant.

Dans ce sens, les Salésiens ont pris une attitude «pragmatique», mais sans compromis de principes. Ils ont combattu l'influence laïciste, dans les institutions sous tutelle de l'administration coloniale, par une politique offensive (et non défensive) en se rendant activement présent au sein de ces institutions mêmes, et en assumant la direction de deux écoles «officielles». Mgr. Roelens, et en partie encore Mgr. de Hemptinne, préféraient la combattre de l'extérieur.

On a constaté aussi que les Salésiens ont constamment cherché une bonne relation avec les chefs coutumiers et les responsables de l'administration coloniale, la population noire et blanche, et les jeunes en particulier. Ils ont aussi soigné leur image de marque dans l'opinion publique et l'ont défendue quand elle était quelque fois attaquée.

Les Salésiens ont essayé de rester fidèles aux principes traditionnels du système préventif de don Bosco: raison, amour, religion. Ils ont eu le souci explicite d'évangéliser et d'éduquer sans contrainte, attirant les jeunes à la foi et aux valeurs humaines par leur exemple de vie. Avec les jeunes, ils vivaient l'esprit de famille et ils essayaient de tenir compte, le plus possible, de leur culture d'origine pour ne pas leur imposer des modes de vie trop différents et aliénants. En leur communiquant l'amour du travail et du métier, ils ont formé un bon nombre d'ouvriers qualifiés qui ont été embauchés dans les petites entreprises de la ville, ou dans l'industrie naissante de la région du Katanga.